

LE PAYS DE FRANCE



PHOT. BERT
1915

Gen. Gérard

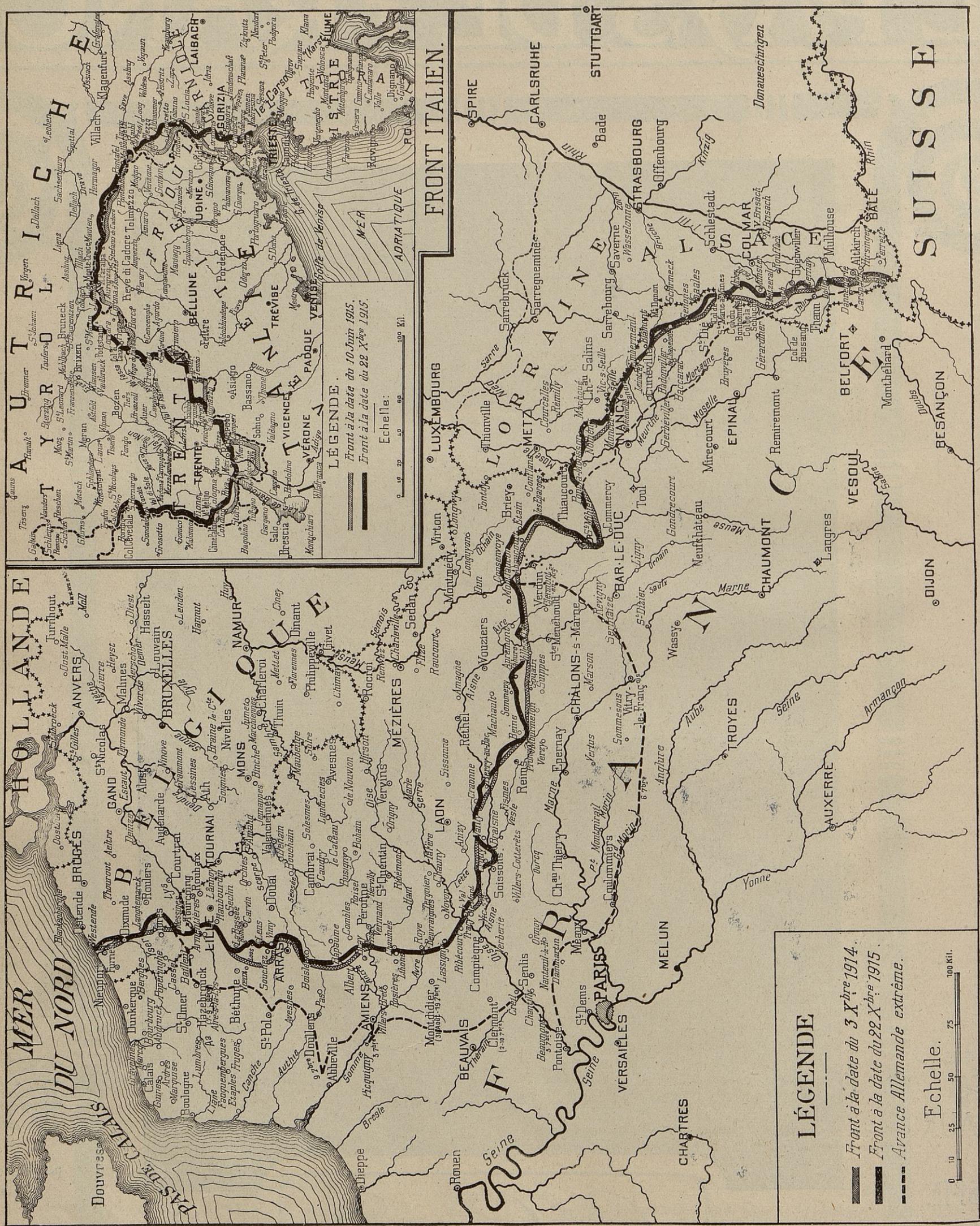
Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Édité par
Le Matin
246
boulevard Poiss
PARIS

Abonnement pour la France.... 15 Frs

Abonnement pour l'Étranger... 20 Frs

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 16 AU 23 DÉCEMBRE



DEUX actions assez importantes ont eu lieu aux deux extrémités du front ; dans les Flandres, les Allemands ont attaqué les lignes anglaises, employant gaz asphyxiants et obus lacrymogènes ; ils ont subi un échec sensible ; en Alsace, nous avons attaqué les positions allemandes auprès de l'Hartmannswillerskopf ; après une préparation d'artillerie, nos troupes ont enlevé les tranchées ennemies et fait treize cents prisonniers. Ces deux faits montrent toute la différence qui existe maintenant entre notre infanterie et celle de l'ennemi.

Partout ailleurs ce ne fut qu'une lutte d'artillerie gênée souvent par le brouillard.

Avant son départ pour l'Angleterre, le maréchal French a reçu des mains du général Joffre la croix de guerre ; notre généralissime lui a dit, en quelques mots, la haute estime que toute l'armée éprouve à son égard et la reconnaissance de la France pour les services qu'il a rendus à la cause des alliés. Le président de la République, qui a reçu ensuite le maréchal French, l'a remercié aussi en termes émus pour ses glorieux services.

Nous avons eu les premiers communiqués du successeur du maréchal French, le général sir Douglas Haig ; ils ont enregistré un beau succès. Dans le secteur d'Ypres les Allemands, après un intense bombardement et l'envoi de gaz asphyxiants, ont voulu attaquer ; leur infanterie n'a même pas pu approcher les lignes anglaises, décimée par les feux des mitrailleuses et des canons. Les moyens de préservation contre les gaz asphyxiants avaient été tout à fait efficaces.

Dans la nuit du 21 décembre, sous le couvert de feux de barrage, les Allemands ont livré deux attaques résolues pour s'emparer de quelques entonnoirs produits par des explosions de mines en face d'Armentières ; nos alliés les ont repoussées après des combats acharnés à coups de grenades ; les pertes de l'ennemi ont été très lourdes.

Est-ce là le prélude de cette grande attaque que l'on annonce tous les jours ? La résistance des troupes britanniques et les échecs qu'elles infligent aux Allemands prouvent que l'on est paré de ce côté.

Sur le front de l'armée belge, lutte d'artillerie toujours violente ; les artilleurs belges exécutent des tirs très efficaces ; au nord de Dixmude, ils entravent l'établissement de nouveaux ouvrages allemands ; ils bombardent avec succès les centres ennemis d'Essen, Clercken, Luyghem ; détruisent un train à voie étroite à Leke et un convoi à Kitte ; le 21 c'est un blockhaus, construit dans la digue même de l'Yser, qui est démoli par les canons de nos alliés.

En Artois, nos batteries ont exécuté des tirs heureux sur les ouvrages ennemis notamment à Blaireville, sur les hauteurs qui dominent, à huit kilomètres au sud d'Arras, la vallée du Crinchon, et dans le secteur de Thélus. Les Allemands se sont vengés en bombardant de nouveau la ville d'Arras. Le 19, il y eut des combats à la grenade au nord du bois en Hache et, le 21, nous occupâmes un entonnoir creusé par une mine allemande en avant de nos tranchées.

En Picardie, la lutte d'artillerie est toujours intense ; mais, sauf quelques rencontres de patrouilles à notre avantage, on n'a signalé aucune attaque d'infanterie ; les tranchées allemandes de Frise ont subi à plusieurs reprises un bombardement violent. Le 20, nos canons réduisaient au silence une batterie ennemie près de Sainte-Léocade, sur la grande route de Vic à Noyon. Nous avons appris que nos canons de tranchée avaient fait sauter un dépôt de munitions près de Quennevières et démoli un poste allemand au sud de Moulin-sous-Touvent ; nouvelle preuve de l'excellence de notre matériel.

Dans la vallée de l'Aisne, par un coup de main heureux, nous avons enlevé un groupe de maisons, près de Vailly, et fait une quinzaine de prisonniers ; le lendemain, la demi-section qui avait remporté ce succès est rentrée dans nos lignes.

En Champagne, notre artillerie s'est encore montrée supérieure à l'artillerie allemande ; chaque fois qu'elle a pris à partie les batteries ennemies elle les a obligées à se taire. Nos pièces lourdes ont fait du bon travail, endommageant des voies ferrées, dispersant des convois et des rassemblements ennemis.

En Argonne, lutte de mines qui tourne à notre avantage, notamment dans la région de Vauquois.

En Lorraine, l'activité de notre artillerie s'est manifestée sur les Hauts-de-Meuse et dans la région de Saint-Mihiel. On a signalé des tirs heureux sur Chauvoncourt, faubourg de Saint-Mihiel, sur la rive gauche de la Meuse. D'excellents résultats ont été obtenus par le feu de nos pièces sur les ouvrages ennemis au sud-est de Saint-Mihiel et dans le bois de Lamorville.

Le mauvais temps, les tempêtes de neige avaient, depuis quelques semaines, empêché toute action sur les hauts sommets d'Alsace ; le calme ne semblait pas devoir être troublé de si tôt lorsque le 20, après une préparation efficace d'artillerie, nos troupes s'élançèrent à l'assaut d'ouvrages ennemis qui gênaient nos positions de l'Hartmannswillerskopf, au-dessus de la vallée de Cernay ; l'attaque fut heureuse et treize cents prisonniers, dont vingt et un officiers, appartenant à cinq régiments différents, restèrent entre nos mains. Le lendemain, l'ennemi, au prix de grands efforts, parvenait à reprendre pied dans quelques éléments des tranchées que nous avions conquises.

Pendant trois nuits de suite nos aviateurs ont survolé la gare de Metz-Sablons et l'ont copieusement arrosée d'obus de gros calibre. La gare aux marchandises de Mulhouse a été également bombardée par quatre de nos avions dans la matinée du 19 décembre.

Le 17, un de nos torpilleurs capturait dans la mer du Nord un hydroplane allemand posé sur la mer ; les deux officiers de marine qui le montaient furent faits prisonniers.

L'EXPÉDITION DES DARDANELLES

Les opérations dans la presqu'île de Gallipoli sont entrées dans une phase nouvelle ; ce n'est pas l'évacuation complète, mais c'est la défensive concentrée à la pointe de la presqu'île substituée à l'offensive de plus grande envergure que le débarquement des contingents britanniques à la baie de Suvla avait inaugurée. L'Angleterre a, en effet, retiré ces troupes composées surtout d'Australiens ; l'embarquement de cette armée avec tout son matériel s'est effectué dans les meilleures conditions ; les Turcs s'en sont aperçus lorsqu'il n'y avait plus un seul soldat Australien sur la côte ; les troupes australiennes et néo-zélandaises ont été mises au repos dans les bases navales que possèdent les alliés dans la mer Egée ; elles seront prochainement employées plus utilement sur un autre front.

Cette évacuation avait été demandée depuis longtemps par le général Munro, successeur de sir Ian Hamilton, dans un rapport adressé au gouvernement anglais et dont lord Kitchener, après son inspection en Orient, avait approuvé les conclusions.

Les alliés occuperont encore la pointe de Seddul-Bahr ; avec l'aide de la flotte, ils continueront leurs attaques retenant ainsi des

forces importantes de l'armée ottomane, tandis que les Anglais pourront disposer de plus d'un corps d'armée.

Du 15 au 20 décembre, on n'a signalé sur la presqu'île de Gallipoli que des actions d'artillerie ; nos pièces lourdes ont bombardé la côte d'Asie.

LES OPÉRATIONS ITALIENNES

Le mauvais temps, pluie et neige abondante, a encore contrarié l'offensive des armées du général Cadorna et leurs progrès ont été moins rapides qu'on ne l'avait prévu.

Cependant, le 18 décembre, les Italiens occupaient la Cima-Norre qui domine le cours du haut Astico et en commande la possession. Les Autrichiens ont attaqué, au nord de Gorizia, les positions italiennes d'Oslavia ; ils ont été repoussés.

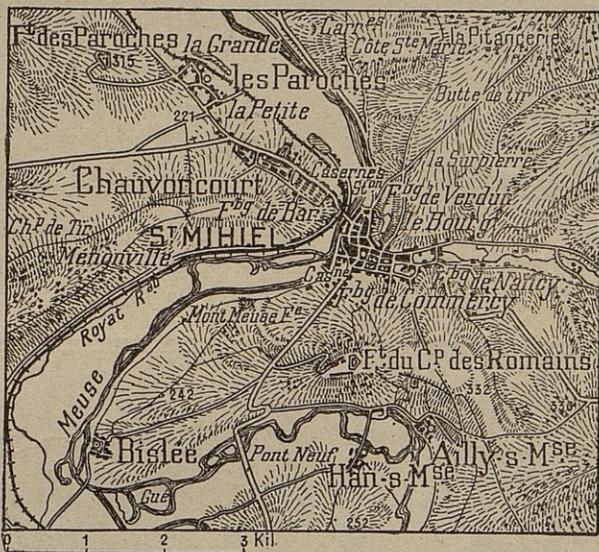
Même échec pour eux dans la vallée de Ledro et sur le plateau qui sépare les vallées de la Torra et de l'Astico.

A la faveur d'un brouillard intense, les Autrichiens s'étaient emparés d'une position dans le Plezzo, puis l'avaient organisée en la protégeant par des mines ; nos alliés les ont attaqués, dans la nuit du 19 décembre, avec une telle vigueur et une telle rapidité qu'ils ont pu reprendre les tranchées perdues avant que l'ennemi ait pu faire exploser les mines.

Dans la vallée du Giudicaria, dans la nuit du 20 décembre, l'artillerie et les avions italiens, par une action combinée, ont bombardé efficacement un fort du groupe du Landoro ; le lendemain le bombardement a été renouvelé avec succès.

Dans la vallée du Tarragnolo, des détachements d'artillerie autrichiens ont essayé de s'approcher des positions de nos alliés ; ils ont été repoussés, laissant des prisonniers entre les mains de nos alliés.

Le généralissime italien, Luigi Cadorna, et son chef d'état-major, le général Porro, ont reçu du roi d'Angleterre la grand'croix de l'ordre du Bain.



LA RÉGION DE SAINT-MIHEL

AUX BORDS DE L'YSER



Ce champ a été complètement bouleversé par les énormes bombes qu'au moyen de leurs « minnenwerfer » les Allemands projettent de leurs tranchées situées de l'autre côté de l'Yser ; les arbres magnifiques qui le bordaient ont été hachés comme fétus de paille ; paysage de dévastation et de mort.



Bombardée pendant plusieurs jours, la petite ville belge n'est plus qu'un monceau de décombres ; cette jolie villa, où il devait être si doux de vivre, a été éventrée, saccagée par des obus de 105 ; les murs, le toit, les fenêtres ont été enlevés comme par un cataclysme et, cependant, on peut apercevoir, au premier étage, un lit épargné, par quel miracle !

LA GUERRE EN BELGIQUE



Les Allemands se préparent, dit-on, à renouveler bientôt leur grande offensive en Belgique ; toutes les dispositions sont prises pour les recevoir ; l'armée belge reconstituée, admirable d'entrain et de confiance, a fortifié puissamment le front qu'elle occupe. Voici les ruines d'un village transformées en solides barricades.



La destruction de villes comme Ypres, Dixmude, Nieuport, des monuments qui étaient leur parure et le trésor de la civilisation a soulevé l'indignation universelle ; mais la pitié doit aller aussi à ces villages, naguère si pimpants, aujourd'hui détruits par la rage des Barbares ; les ruines du village de B... témoignent de cette détresse.

LA CAMPAGNE DE SERBIE⁽¹⁾

— 1915 —

par le C^t BOUVIER DE LAMOTTE
Breveté d'Etat-Major

LA SITUATION A LA FIN DE NOVEMBRE

Les armées serbes avaient été refoulées sur tout le territoire ; au nord par les troupes autrichiennes du général Kœvess, à l'est par celles de von Gallvitz, au sud par les nombreuses colonnes bulgares qui les avaient entourées et rejetées sur l'Albanie. Elles n'avaient plus aucun espoir de résister, elles devaient quitter le pays. C'était la dispersion des armées serbes. Bien que, depuis le commencement de la campagne, chacun des alliés reconnaissait qu'il y avait urgence de secourir ce petit peuple dont l'écrasement pouvait provoquer des situations dangereuses en Orient pour les intérêts des nations de l'Entente, sauf la France et l'Angleterre, aucune autre puissance ne s'était portée au secours des Serbes. Il en était résulté que le secours tardif de ces deux puissances, prenant seules part au conflit, avait été bien trop faible pour produire une puissante diversion dans la campagne de Serbie. Les événements s'étaient par suite déroulés normalement, comme chacun avait pu le prévoir. La Serbie avait résisté vaillamment sur son front nord, puis attaquée vers le sud, elle s'était vue débordée ; enfin obligée de reculer devant la marche concentrique des trois armées ennemies, l'armée serbe acculée à la frontière ouest, vers le Monténégro et l'Albanie, allait se disperser et entrer sur ces territoires.

Vers le nord, après l'entrée des Autrichiens à Novi-Bazar, à Mitrovitsa, les armées serbes durent prendre la direction d'Ipek et de Diakova en pays monténégrin. C'étaient du reste les seules routes libres et encore carrossables. De ce côté la retraite va s'opérer par Plava dans la direction de Scutari. Retraite pénible due au manque de voies de communication et s'exécutant à une époque où dans ce pays de montagnes les rigueurs de l'hiver se font durement sentir.

L'abandon de l'artillerie lourde et même d'une partie de l'artillerie de campagne s'imposait. Ce ne sera donc qu'une longue file de troupes dépourvues de matériel qui vont entrer en pays voisin. La marche sera rendue encore plus pénible par suite de l'exode des habitants fuyant l'invasisseur, par suite aussi des prisonniers qu'on traîne avec les colonnes (environ 40.000 Autrichiens provenant des combats de 1914). Le manque de munitions se fait sentir ; le manque de vivres est journalier, et dans cette multitude entassée le long des sentiers muletiers et des ravins encombrés de fuyards règne le désespoir sombre de la défaite.

Plus au sud, les colonnes serbes de Katchanik qui, jusqu'au dernier moment, ont tenu le débouché du défilé contre les Bulgares, ont dû, elles aussi, battre en retraite. Menacées vers le nord par l'avance autrichienne, vers l'est par la colonne ennemie qui débouche de Gilan, serrées d'autre part au sud par la pression bulgare qui s'étend d'Uskub sur Tetovo et menace leur flanc droit, les colonnes serbes ont également battu en retraite vers Prizrend. Là, acculées à la frontière albanaise, elles ont dû pénétrer dans la vallée sauvage du Drin, et dans ce pays à moitié ennemi, et où les facilités de communication sont aussi précaires que dans le Monténégro, elles vont s'acheminer vers la côte de l'Adriatique, vers Scutari, formant le même lamentable tableau que celui décrit pour les troupes du nord.

Le Monténégro est lui aussi pressé par les armées autrichiennes sur sa frontière nord et on prête au général Kœvess l'intention de continuer sa marche jusqu'à l'Adriatique. Et pendant ce temps, l'armée italienne, toute prête, et qu'on dit devoir marcher au secours des Serbes, reste dans ses cantonnements et pas un bateau n'arrive vers Durazzo, vers Alessio, vers Antivari. Bien plus on signale que le 6 décembre une flotte... autrichienne a bombardé Saint-Juan-de-Médua !

Si la situation du groupe du nord des armées serbes est à tout point de vue pénible, celle du groupe du sud ne sera guère meilleure.

Dans la Macédoine serbe, vers Prilep, centre de la résistance au mois de novembre, les colonnes serbes, commandées par le colonel Vassitch, ont résisté à la pression bulgare. Elles n'ont pu cependant rejoindre le corps expéditionnaire des alliés sur le Vardar et dont l'aile gauche tendait, vers la Cerna, à leur donner la main.

Refoulé à Babouna par l'armée bulgare, le colonel Vassitch a battu en retraite sur Prilep puis sur Monastir. On a essayé par tous les moyens de défendre la grande ville du sud. Une résistance organisée sur la Cerna (rive gauche) a tenu en échec les Bulgares vers Novak à la fin de novembre, mais l'apparition vers le nord sur Krtchevo, Chop, des têtes de colonnes autrichiennes a obligé le commandement serbe à évacuer Monastir.

Monastir fut évacué le jeudi 2 décembre à minuit ; les avant-gardes autrichiennes et bulgares n'entrèrent que plus tard dans la ville. Il semble que sur ce point règne un certain accord entre les armées coalisées pour laisser à l'Autriche le profit de cette victoire.

C'est sur Resnia, Ochrida et Dibra, d'une part, que s'écoulèrent les fractions de l'armée serbe ; une petite partie put, au péril très grand d'une marche de flanc le long de la Cerna, rejoindre les troupes alliées vers Demir-Kapou. L'armée serbe du sud était également dispersée.

Quand on considère cette fin lamentable d'un peuple si vaillant, d'une armée si courageuse, on est pris forcément de tristesse, et on doit avec regret envisager l'effort qu'on aurait pu faire, l'effort libérateur qui aurait sauvé la nation serbe et qui aurait créé dans les Balkans une situation privilégiée pour les alliés.

L'armée serbe se retirait sur le Monténégro, sur l'Albanie ; ses points de rassemblement semblent être sur la côte de l'Adriatique, où elle retrouvera l'appui, les secours des alliés et où l'Italie, croit-on, viendra enfin au secours, sinon de l'armée serbe, du moins de l'armée monténégrine dont le roi Nicolas se trouve l'allié et le parent très proche du roi Victor-Emmanuel.

L'armée serbe du nord peut compter encore dans les cent mille combattants ; celle du sud dans les 40.000 soldats ; c'est certainement une force imposante qui, lorsqu'elle sera de nouveau remise en état, pourra produire des efforts sérieux et importants.

L'ATTAQUE BULGARE CONTRE LES ALLIÉS

Devant la retraite générale des armées serbes, quelle était la situation du corps expéditionnaire des alliés ? Assurément intéressante, sinon inquiétante. Les alliés (France et Angleterre) avaient produit depuis leur arrivée à Salonique une activité digne d'éloges. Comprenant tout l'intérêt qu'on pouvait tirer d'une base stratégique sur ce point important du théâtre de la guerre, ils avaient dirigé les renforts et les soutiens avec ardeur durant tout le mois d'octobre. Les transports avaient débarqué journellement troupes et matériel, et chaque jour, la valeur du corps expéditionnaire s'accroissait. Fin novembre il atteignait l'effectif respectable de 120.000 hommes. Du reste les chiffres ici ne pourraient être cachés, puisque homme par homme, pièce par pièce, au débarcadère de Salonique, tout est contrôlé, et que les puissances ennemies sont renseignées au jour le jour sur notre action et sur nos dispositions.

Ce débarquement à Salonique et la coopération des alliés dans la campagne de Serbie aurait pu changer la face des choses dans les Balkans, mais il fallait alors agir, vite et vigoureusement.

Vite pour porter secours immédiatement à l'armée serbe qui était attaquée sur trois côtés à la fois par trois armées ennemies, puis se réunir à elle et garder la grande voie d'approvisionnement pour les convois de vivres et de munitions : la voie ferrée du Vardar.

Vigoureusement pour affirmer la volonté d'agir en coopération avec l'armée serbe, en imposant aux neutres hésitants et déclenchant les alliances qui, immanquablement, se seraient produites à ce moment.

Une armée alliée franco-anglaise de 300.000 hommes pouvait et devait produire ce double résultat qui aurait ramené la question balkanique sur des bases nouvelles. Si, d'autre part, les armées italiennes et russes qu'on pou-

vait rassembler avaient été prêtes à marcher, c'était le succès certain en Orient.

Quoi qu'il en soit et en laissant ces considérations de côté, l'armée anglo-française se trouvait réunie à un effectif d'environ 110.000 à 120.000 hommes fin novembre 1915 dans la vallée du Vardar, tenant vers l'est et l'ouest les plateaux montagneux qui dominaient le couloir étroit du fleuve.

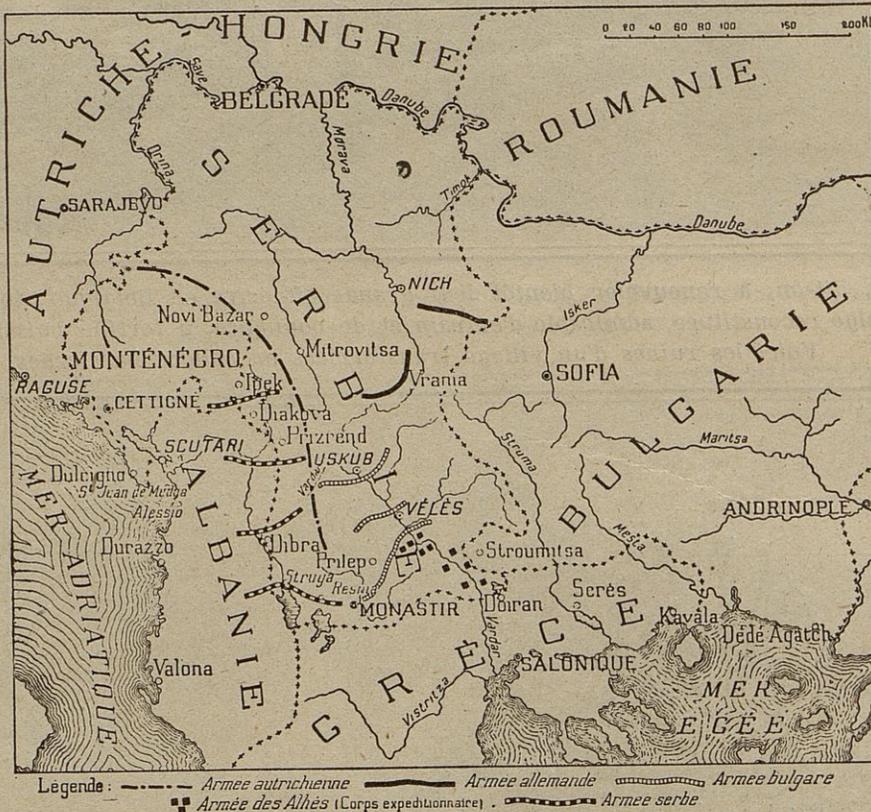
L'essai de jonction de la gauche française vers la Cerna avec les Serbes défendant la vallée d'Isbor et le col de Babouna, n'avait pas réussi ; de plus, libérées des dernières colonnes serbes refoulées en Albanie, les armées bulgares revenaient se masser sur Uskub, Vélès, Istip. C'était la menace directe contre les troupes alliées, menace d'autant plus dangereuse que ces armées allaient se présenter avec un effectif double environ de celui des alliés.

La situation au commencement de décembre prenait donc un nouvel aspect, et de toutes façons il s'agissait de prévoir les conséquences de la concentration bulgare sur le haut Vardar et même dans la Stroumitsa.

Les troupes serbes étant refoulées de toutes parts et ayant même quitté le sol de Serbie, la présence du corps expéditionnaire allié sur le Vardar n'avait plus sa raison d'être. On avait été en Macédoine serbe pour secourir nos alliés, mais devant leur retraite qui s'accomplissait vers l'ouest, il était inutile et surtout dangereux de rester avancé en flèche sur le Vardar.

Nos troupes qui, en novembre, avaient atteint Krivolak, la rive gauche de la Cerna, devaient se retirer plus en arrière. Le front occupé était trop développé pour les effectifs présents et surtout trop facile à être tourné. Il fut décidé de se replier sur Demir-Kapou, la rivière de Bochova vers l'ouest, les hauteurs de Gradac à l'est.

L'armée française occupait au commencement de décembre la ligne courbe se développant des ravins du Bochova aux hauteurs boisées qui séparent le Vardar de la vallée de la Stroumitsa.



LA DISPERSION DE L'ARMÉE SERBE — LES LIGNES D'INVASION

(1) Voir les numéros 59, 60 et 61 du Pays de France.

Le corps anglais prolongeait vers l'est ce front de défense ; il tenait tout les contreforts montagneux au nord du lac Doiran et occupait les quelques pistes mauvaises qui relient les deux cours d'eau, Stroumitsa et Vardar.

C'est dans ces conditions, au début de décembre, que l'attaque bulgare se produisit sur tout le front.

Cette attaque frontale formée par la masse des divisions bulgares, probablement 150 à 200.000 hommes, était encore moins dangereuse que la menace qui se dessinait vers l'est par le territoire bulgare dans la Stroumitsa et la Struma et qui pouvait venir couper définitivement les communications du corps expéditionnaire. Aussi les hauts commandements des deux colonnes alliées décidèrent de se replier, tout en défendant le terrain. C'était la seule mesure sage à adopter dans cette circonstance. Le repli à travers les gorges du Vardar, en faisant sauter tous les ouvrages d'art et en mettant hors d'usage les ponts, tunnels, etc., devait retarder la marche de l'ennemi et permettait au corps expéditionnaire de se retirer lentement dans les plaines de Grèce, vers la base prévue et établie à Salonique.

La première partie du mois de décembre fut employée à accomplir cette marche stratégique. Chacune des armées alliées se replie sur ses positions d'arrière. Le but est d'arriver intact à Salonique, d'occuper cette place transformée en camp retranché, et de devenir ainsi la menace permanente devant l'invasion allemande dans les Balkans. C'est l'opération qui se développe en ce moment et pour laquelle nous avons toute espérance, quant à sa bonne exécution.

Mais on doit se hâter de préparer les moyens de défense, et il n'est que temps de songer à ce que dès le début on aurait dû prévoir.

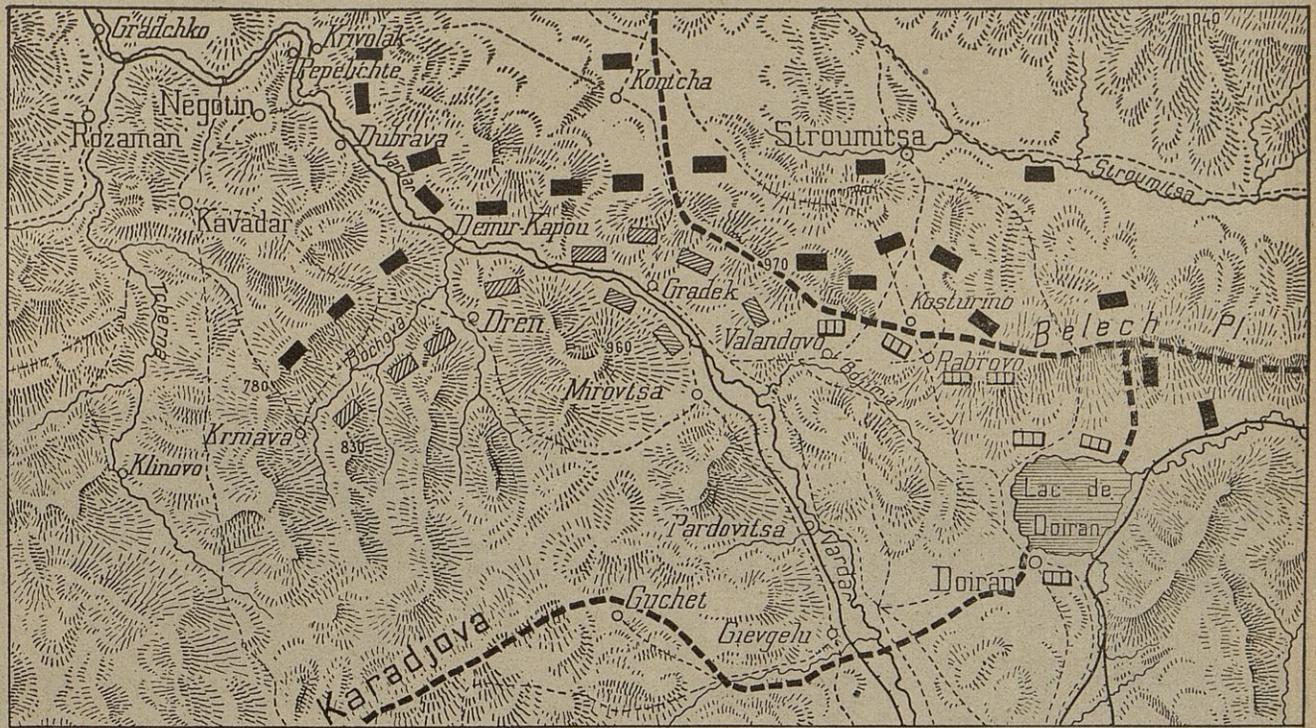
LE CAMP RETRANCHÉ DE SALONIQUE

C'est la question à l'ordre du jour ; et elle mérite qu'on s'y intéresse au premier chef puisqu'il y va du sort du corps expéditionnaire d'Orient.

Voilà, en effet, une armée entière qui, engagée contre l'ennemi dans le sud de la Macédoine, ne communique avec sa base d'opérations que par un long boyau ferré à faible rendement et par de mauvaises routes ; de plus cette base d'opérations qui est tout pour lui, point de débarquement de ses renforts, de son matériel, de ses munitions, est située en pays neutre, dont les dispositions bienveillantes à l'égard des armées alliées doivent être suspectées.

Salonique est un port de mer situé au fond d'un golfe et près de l'embou-

par Doiran, contourne au nord le massif montagneux et communique avec la vallée de la Struma (Bulgarie). Mais toutes ces lignes sont à voie unique et à très faible rendement.



LA SITUATION DES ALLIÉS (Premiers jours de décembre 1915)

D'autre part les routes qui aboutissent à Salonique sont rares et médiocrement entretenues ; il s'ensuit que le corps expéditionnaire, de sa base d'opérations à son front, éprouve toutes les difficultés pour se ravitailler.

Salonique est située au fond d'un golfe, entourée de toutes parts de montagnes élevées.

Le goulet qui précède ce golfe est resserré ; dans sa partie la plus large, en face de Kitros, il a 15 kilomètres d'ouverture ; dans sa partie la plus étroite, des rochers de Kara-Burun à l'embouchure du Vardar, 8 à peine. La passe peut donc être tenue sous le feu de pièces de gros calibre ; il s'agit, en première ligne, de disposer librement de cette passe pour posséder la liberté de la mer ; sans cela, ce serait puérilité de songer à faire de Salonique une base pour les opérations. La baie est bonne, le golfe de facile accès, les eaux profondes. La flotte sera donc là en sécurité dès que nous posséderons les deux rives du goulet qui nous sont indispensables et sur lesquelles nous devons, sans tarder, installer de lourdes batteries défendant l'accès terrestre ; nous avons le devoir de considérer et d'exiger ces garanties comme étant le point capital du salut du corps expéditionnaire d'Orient.

Du côté de terre, Salonique, placée au fond d'une cuvette, se trouve entourée par des chaînes de collines élevées qui forment ceinture autour de la ville et permettent l'établissement de faciles défenses. Du côté du nord surtout, route de Salonique à Sérès, la partie dangereuse et probable des attaques, la crête des ramifications montagneuses court à 10 kilomètres de la place et possède une altitude de 800, 900, 1.200 mètres, dominant par conséquent tout le pays. La présence des deux longs lacs Béchik, au nord-est de Salonique, forme une très bonne ligne de défense ; vers l'est, au commencement du rameau montagneux de la Chalcidique, les positions sont également faciles pour établir la base du camp retranché.

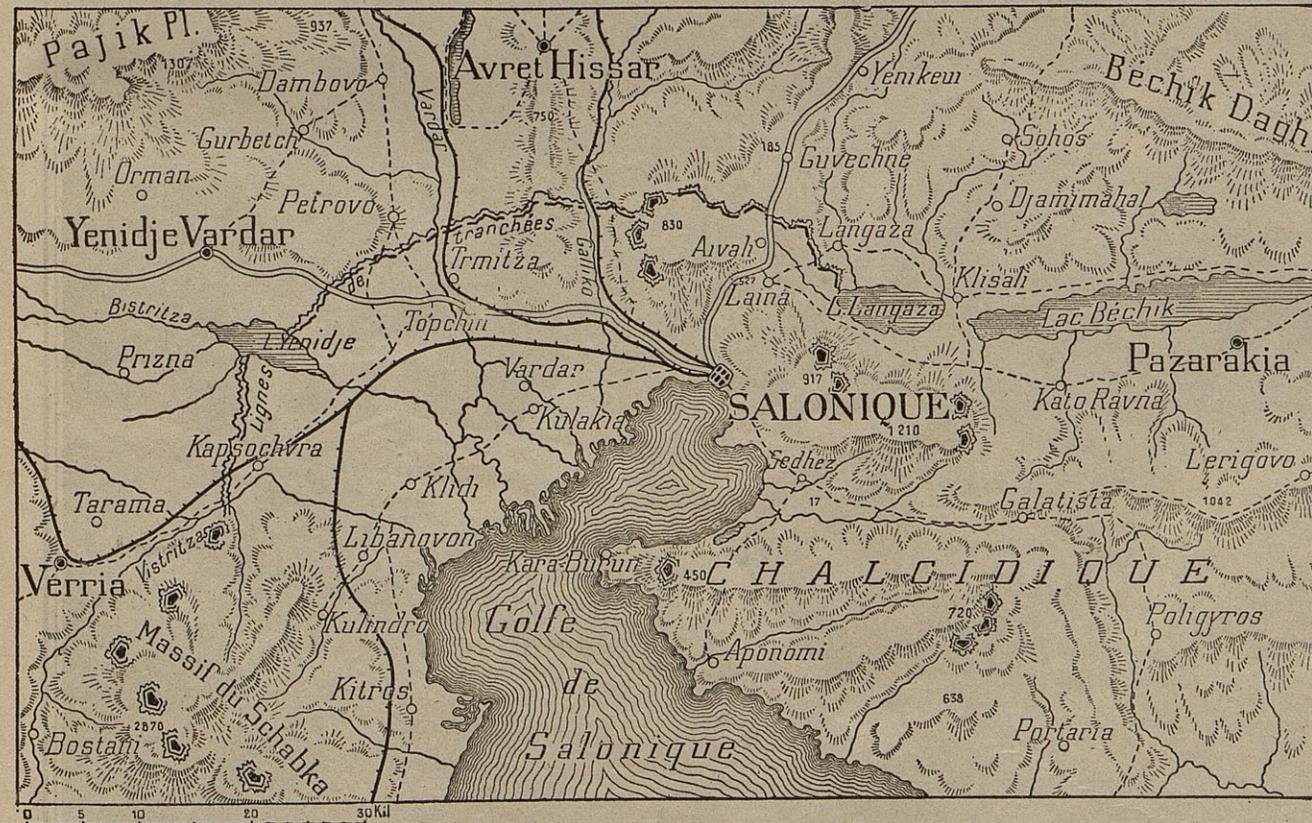
Si, au nord et à l'est, les gradins de l'amphithéâtre se développent normalement et protègent le cirque, tout autre est la situation vers l'ouest. Là l'embouchure du Vardar a créé une plaine d'alluvions, plaine basse, coupée de ruisseaux, même de marais, qui s'étend à 25 kilomètres du bord de la mer.

On ne doit se faire aucune illusion sur la difficulté très grande d'aménager ce camp retranché ; de pareilles places ne s'improvisent pas en quelques semaines. De plus le développement du front de ce camp retranché nécessitera

des effectifs très sérieux pour la défense. Mais il y va de la sécurité absolue pour notre corps expéditionnaire ; de plus, l'honneur des alliés se trouve engagé, et ils ne permettront pas à l'ennemi de venir les chasser.

Salonique, camp retranché, est la sécurité pour le corps expéditionnaire qui s'appuie à cette place durant ses opérations, et où, au besoin, il viendrait chercher un refuge s'il était pressé par des forces trop supérieures.

Salonique, camp retranché, est surtout la menace constante placée sur le flanc de la ligne d'opérations des armées ennemies : Berlin-Belgrade-Constantinople.



LA BASE D'OPÉRATIONS DES ALLIÉS — CE QUE DOIT ÊTRE LE CAMP RETRANCHÉ DE SALONIQUE

chure du Vardar. Comme port de mer, bien que la ville soit très ancienne, son port n'a pas été aménagé pour les circonstances présentes ; il est évidemment inférieur à la tâche et au rôle qu'on veut lui faire remplir. Ses quais ne sont point étendus ; le perfectionnement moderne n'est point encore entré dans les moyens nécessaires rapides pour les chargements et les déchargements. Bref, c'est un port de mer dont le rendement n'est pas à la hauteur de la mission qui incombe actuellement à la vieille cité turque.

Salonique est tête de ligne de voies ferrées ; trois voies partent de ce point, l'une sur la Grèce, l'autre sur la Serbie (vallée du Vardar), la troisième,

LES HAUTEURS DE PASLY



Cette photographie a été prise d'une de nos tranchées de première ligne au nord de Soissons ; elle montre, au premier plan, le réseau de fils de fer barbelés qui protège nos lignes avancées ; au fond, les hauteurs de Pasly occupées par les Allemands ; c'est là que sont creusées de profondes carrières et des grottes dont l'ennemi se sert comme abris contre notre artillerie.



L'Aisne coule derrière ce rideau d'arbres ; elle constitue un large fossé entre nos positions et l'armée ennemie ; le pont de Pasly se trouvait à cet endroit ; depuis longtemps il n'existe plus ; on aperçoit ici des débris de maçonnerie et de charpente en fer ; c'était l'entrée du pont. L'activité de l'artillerie paraît se réveiller dans ce secteur.

DANS UN COIN DE TRANCHÉE



Abrité derrière le bouclier d'acier qui protège le bord de la tranchée, le guetteur surveille attentivement les positions ennemies ; ses camarades ont pleine confiance en sa vigilance, car l'un d'eux, sans se soucier du voisinage dangereux des Boches, travaille à polir, avec un soin minutieux, une bague d'aluminium, souvenir des tranchées.

LE GLORIEUX RÉPERTOIRE DU FRONT DE BATAILLE



UELLE rude et magnifique leçon de géographie nous a donnée cette guerre ! Il est un quart de notre pays que chaque Français, par la lecture des communiqués, aura appris à merveilleusement connaître. C'est le Nord où, en des jours sanglants, dont est passé récemment l'anniversaire, notre armée a arrêté la ruée ennemie vers le Détroit ; c'est le Pas-de-Calais où une bataille sans répit, acharnée et féroce, se déroule depuis quinze mois. C'est la Somme, c'est l'Oise, par où la coulée vivante qui devait submerger Paris de sa souillure, avait glissé tout d'abord ; c'est l'Aisne, où les Allemands tentent vainement, depuis septembre 1914, de ressaisir la proie magnifique, la capitale de la France, pour eux à tout jamais perdue. C'est la Marne où le monstre teuton, écrasé par l'effroyable coup de massue que lui asséna notre armée, est resté pendant quelques jours pantelant et étourdi. Et puis ce sont les Ardennes, dont des lambeaux sont restés aux griffes de l'ennemi, et qu'on lui arrachera peu à peu. C'est la Meuse, où notre grande citadelle disloque la ligne allemande, au moment où, comme un flot qui semblait irrésistible, elle couvrait peu à peu le pays. C'est Meurthe-et-Moselle où Nancy défia, en personne, le kaiser sinistre, tout vêtu de blanc et casqué d'or, qui s'appêtait à y rentrer. Et puis, enfin, ce sont les Vosges, d'où pas à pas, à force d'héroïsme patient et tenace, notre armée d'Alsace entre peu à peu, comme un coin, au flanc de l'ogre ennemi, pour lui reprendre les chères provinces qu'aux jours sombres de 1871 il nous avait volées.

Il y a là une demi-douzaine de départements dont, soir par soir, depuis que le soleil s'est couché déjà cinq cents fois, nous avons scruté la carte, sous la lampe. Et il y a là une foule de villages, de hameaux, de « lieux dits », dont les noms, jusqu'alors inconnus, sont devenus célèbres. Jusqu'à des demeures modestes, telle la maison du Passeur, de sinistre et héroïque mémoire, qui sont passées à la postérité !

Le diable, quand les communiqués quotidiens mentionnent un nom nouveau et inconnu, c'est de trouver où il est. On cherche depuis la mer jusqu'aux Vosges, on prend la loupe, on détaille la carte, on fouille depuis les noms en italique jusqu'à ceux en majuscules, en passant par les chefs-lieu de canton, en caractères gras, et c'est en vain que s'exercent toutes ces recherches ; il faut parfois renoncer à situer tel et tel lieu dont la connaissance constitue cependant le pivot d'une compréhension claire et complète du communiqué. Il y a là une difficulté que chacun de nous a connue ; c'est pour la faire cesser que *Le Pays de France* a eu l'idée de publier la carte que vous voyez ci-après.

Vous y retrouverez là, dans un groupement compréhensible et clair, tous les hameaux, tous les bois, toutes les fermes, tous les villages que la relation officielle a consacrés ; vous retrouverez tous ces jalons modestes, hier inconnus, aujourd'hui à jamais célèbres, qui tracent la ligne héroïque que notre armée a fixée comme limite infranchissable à la marche de l'envahisseur. Un coup d'œil sur la légende vous donnera la clef de cette route, et un coup d'œil sur la carte vous donnera immédiatement la situation géographique exacte de chaque lieu que vous cherchez.



Qu'elle est émouvante à parcourir, cette douzaine de colonnes, qui réunit tous les noms des hameaux de France que le sang de nos soldats a inscrits sur la carte en traits indélébiles !

Voici Furnes, Lombaerdzyde, Mannekenvere, Middelkerque, Nieuport, Pervyse, Ramscappelle, Westende, Reninghe, l'Ecluse d'Hetsas, noms à la consonnance gutturale auxquels s'est suspendue notre angoisse, en novembre 1914, quarante jours durant. Une poussée formidable, sans précédent, s'exerçait sur l'Yser, pour forcer les portes de Calais et descendre ensuite, en un crochet enveloppant dont la stratégie allemande était au début coutumière, sur les flancs de notre armée. Pendant plus d'un millier d'heures, qui ne connurent ni accalmie ni trêve, où les nuits furent sans sommeil et les jours sans repos, des poignées d'hommes, d'un héroïsme qui dépasse les limites conçues par le cerveau et par le cœur, tinrent tête à toute une armée, à un matériel formidable.

Et puis, si de Belgique, nous descendons la ligne qu'illumine le feu des incendies et l'éblouissement de l'explosion des marmites, nous tombons sur un autre quartier héroïque, celui d'Arras.

C'est la vieille cité flamande que l'ennemi se complait à martyriser jour par jour. C'est le secteur aux combats acharnés qui ne connaissent ni trêve ni répit. C'est la charnière qui déclanchera la ligne allemande, le jour où elle sera rompue, c'est la clef d'une des portes sur lesquelles s'appuie le front ennemi, qui sera contraint de se redresser depuis Verdun jusqu'à Lille, tout le long de la frontière, le jour où elle aura été rompue. Voyez la carte, voyez la poche qui saille, le ventre que fait la ligne, le lourd ventre teuton. Quand, à hauteur d'Arras, nos troupes auront gagné vers l'est, le front devra se redresser, la poche devra se vider.

C'est là un point faible de l'adversaire que celui-ci connaît parfaitement, et c'est pourquoi il y attaque avec un acharnement inlassable, qui espère vainement avoir raison de notre propre acharnement. Et c'est pourquoi aussi il y a là des noms de bourgades qui, lorsqu'elles étaient encore en vie,

comptaient quelques feux seulement, et dont les appellations nous sont pourtant familières aujourd'hui.

C'est Aix-Noulette, Liévin, Angres, Ablain-Saint-Nazaire, Souchez, Neuville-Saint-Vaast. C'est Carency, Thélus, le Labyrinthe, le mont Saint-Eloi. C'est Ecurie, Roclincourt, La Targette, le château de Carleul, le Cabaret Rouge, la Ferme de Chantecler, où le coq gaulois a chanté un chant de gloire comme jamais ni la légende ni l'histoire n'en avaient connus !

Dans chaque rue, c'est un mélange effarant. Ici est une mitrailleuse française qu'avaisine, à quatre mètres plus loin, au coin de la maison qui touche, une mitrailleuse allemande. Dans cette maison, le rez-de-chaussée est à nous, et l'ennemi, enfoui dans la cave, nous fusille par les soupiroux nos hommes, sanglants et magnifiques, ont abandonné leur équipement. En culotte, en corps de chemise, ils luttèrent là, au printemps, à l'été, à l'automne, sans sac, sans fusil, sans baïonnette, la grenade, le browning, le couteau à la main ! On vécut au milieu des morts et on dormit, aux rares moments où sous la fatigue on s'assoupissait, au milieu des cadavres, vestiges de combats antérieurs, et que les semaines ou les mois avaient momifiés ! J'ai connu un officier qui resta ainsi, pendant plusieurs semaines, jour et nuit, au milieu d'une putréfaction sans nom, voyant ses hommes, ses chers « bonhommes », tomber autour de lui, mais dont les survivants eurent la joie et la gloire de conquérir Neuville pierre par pierre et d'en chasser la horde qui s'y accrochait.



Continuons à parcourir la carte, allons vers l'Est. Nous voici en Champagne, où les combats vont depuis la Marne, sans accalmie, où le « marmitage », où s'est produit, en septembre dernier, l'effort magnifique de notre victorieuse offensive. Il y a, à l'est de Reims, toute une région qu'à part les amateurs de vitesse qui sillonnaient jadis les belles lignes droites de la Champagne de toute la vigueur de leurs 40-HP, beaucoup ignoraient.

Ah ! nous la connaissons aujourd'hui, la région champenoise ! Nous posédons par le menu ses villages, ses hameaux, jusqu'à ses fermes, aux noms africains importés par certains colons algériens.

C'est Prosnès, c'est Prunay, Sillery, berceau du vin pétillant ; c'est la ferme de Navarin, la ferme des Marquises, le fort de Brimont, d'où les Allemands assassinent Reims. C'est la Courtine, la Fille-Morte, Maisons-de-Champagne, le Trapèze, la butte du Mesnil, la butte de Souain d'où nous tenons sous nos canons la ligne de ravitaillement allemande, la butte de Tahure, le bois Sabot, la Cabane, le Trou Bricot, la ferme des Wacques, la ferme du Choléra, Suippes, bombardé pendant dix mois sans répit et occupée par une ambulance divisionnaire stoïque ; et enfin la Main de Massives, dont chaque doigt, dont chaque ongle, dont chaque ride furent conquis par l'héroïsme de nos soldats.

Et puis, touchant presque celui-ci, voici un autre secteur mouvementé, celui de l'Argonne, où nos troupes effeuillèrent des pages illustres.

C'est la forêt d'Argonne, où l'on chassait le sanglier avant la guerre, et où on chasse maintenant l'Allemand. Il y a là des noms dont les communiqués officiels épelèrent les lettres vingt fois, cent fois !

C'est le bois de la Grurie, le bois d'Apremont, le bois Bolante, Binarville, Bagatelle, Vienne-le-Château, La Harazée, Marie-Thérèse, la Fontaine aux Charmes, la Fontaine Houyette, la Fontaine Madame, le ravin des Meurissons, le Four-de-Paris, que l'Agence Wolff, triomphante, situa, en octobre 1914, aux portes de notre capitale, et dont le nom provoqua, dans les rues de Berlin pavoisé, des réjouissances et des beuveries sans fin !

Ils ont été arrosés d'un sang généreux, ces ravins où notre armée magnifique s'oppose, depuis que la guerre dure, à l'investissement de Verdun !

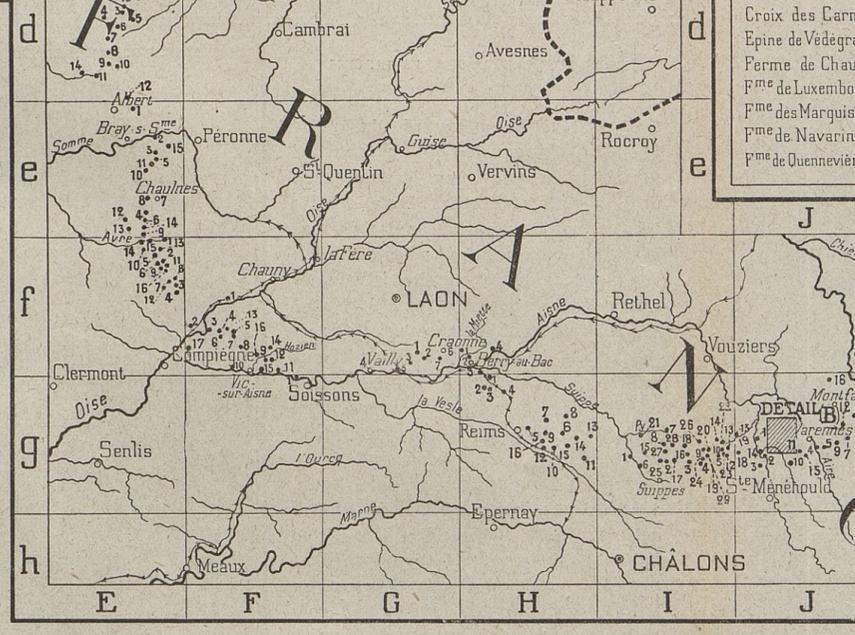
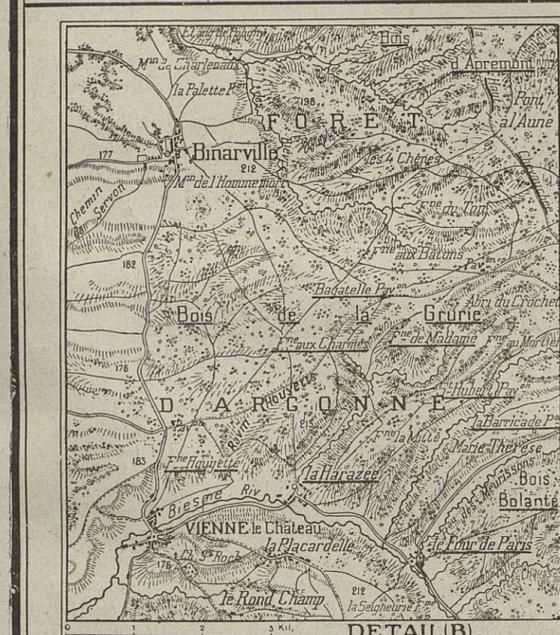
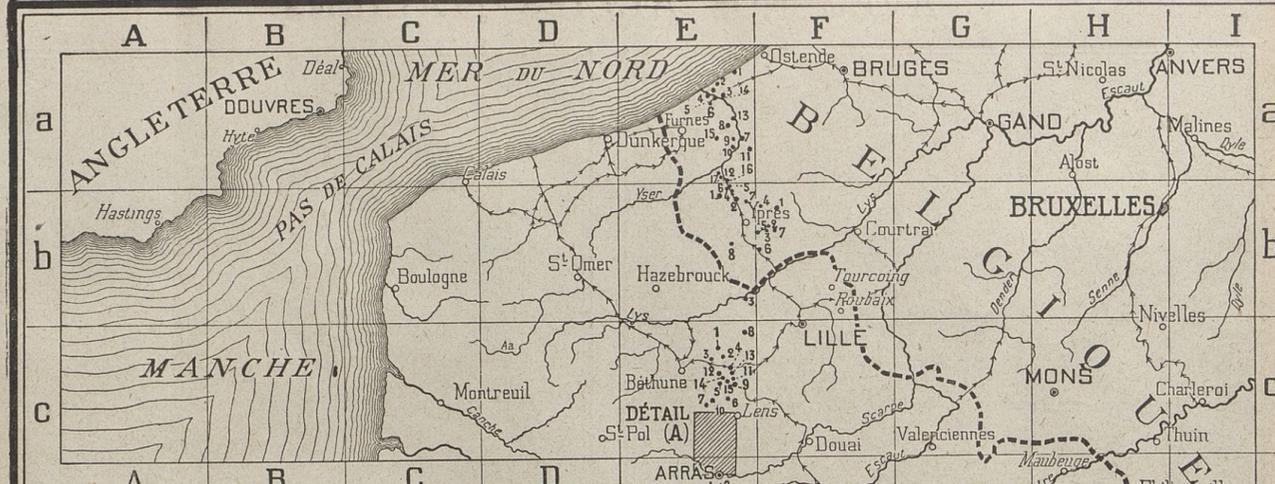
C'est là que la horde furieuse fut arrêtée, la gorge trouée, lors de la ruée sur Paris. C'est là que son joyeux kronprinz, auquel le fourrier von Kluck devait préparer l'entrée aux Champs-Élysées, fut accroché au commencement de septembre.

Continuons notre excursion plus rapide et plus paisible que si nous l'accomplissions sur le terrain, au lieu de la faire sur la carte ! Voici le secteur de Pont-à-Mousson, cent soixante-dix-huit fois bombardé, la base de la hernie dont la pointe s'étrangle sur Saint-Mihiel et qu'au sud comme au nord nous nous efforçons de couper.

La région est pour les Allemands capitale, car c'est la porte de Metz, la citadelle où ils ont réalisé une accumulation inouïe de défenses de toutes sortes, mais que malgré cela nous aurons un jour.

A présent ce sont des noms à la consonnance dure et âpre, que les Boches ont forgés : c'est Burnhaupt-le-Haut et le-Bas, le Landersbach, le Braunkopf, le Langenfeldskopf, le Reichackerskopf, et puis le fameux Hartmannswillerskopf que nos poilus, dégoûtés de ne pouvoir articuler toutes ces consonnes, baptisèrent « le Vieil Armand ».

C'est tout cela que vous trouverez sur cette carte, qui donne tous les noms qu'ont prononcés les communiqués jusqu'à la date du 1^{er} décembre. Au cours de l'année qui vient, nous compléterons le lexique de gloire, et ce seront nous en avons l'espoir, des noms allemands par fournées, que comprendra cette nouvelle édition !



LIEUX DITS				BOIS	RIVIÈRES	MONTAGNES
Allenhof 1 Nk	Fermes Tournies 4 Oj	Maison du Passeur 16 Ea	DIVERS (Suite)	Ailly 3 Kh	Ain Ig	Andasswasen 5 Nk
Arbre cote 193 18 Ig	Ferme Touvent 9 Ed	M ^{ns} de Champagne 10 Ig	Burthécourt (Ch ^{ap} P ^{me}) 17 Mh	Barrenkopf 10 Oj	Albe 2a4 Ni	Barrenkopf 10 Oj
Bagatelle Det B	Fond de Buval a Det A	Marie Therese Det B	Car ^{te} du Schratzmann 22 Oj	Beaurain Jg	Avre Ee.Ff	Bruesch Berg 14 Ok
Barricade (Pav ^{on}) d°	Font ^{aine} aux Charmes Det B	Moulin Malon d° A	Côte de S ^{te} Marie 13 Kh	Bois Haut 8 Kg	Canal Aisne-Marne HfH	Braunkopf 12 Ok
Beausejour 5 Ig	Font ^{aine} Houyette d°	N D de Lorette d° A	F ^{ort} de Bellewaarde 7 Fh	Bois en hache a Det A	Crinchon Ed	Hartmannswillerkopf 8 Ok
Blanche Voie (la) b Det A	Font ^{aine} Madame d°	N D des 3 Epis 6 Oj	F ^{ort} des Wacques 25 Ig	Bolante Det B	Doller 11 Ok	Hilsenfirst 7 Ok
Cabaret Rouge Det A	Fort de la Pompelle 16 Hg	Redoute Hohenzollern 11 Ec	F ^{ort} de Chantecler Det A	Carency d° A	Dormoise 19 Jg	Hohnack 12 Oj
Carrières d'Herbec 15 Ee	Fosse Calonne Det A	S ^{te} Hubert Det B	Haut de Rieupt 16 Lh	Caurres 11 Kg	Fecht Oj - Fave N Oj	Langenfeldskopf 13 Ok
Ch ^{âteau} de Servon Det B	Fosse 8 14 Ec	S ^{te} Léocade (Chap ^{elle}) 16 Ef	Pont de Montcel 5 Mh	Cheppy 9 Jg	du Nord 14 Oj	Lingekopf 8 Oj
Ch ^{âteau} de Carleul d° A	Four de Paris Det B	Sig ^{nal} de la Merlehenr. 9 Ni	Ouv ^{ers} de la Défaite 10 Ig	Chevaliers 12 Kh	dc Sondernach 2 Nk	Petit Reichackerkopf 15 Oj
Ch ^{âteau} de Hooge 3 Fb	Godat 1 Hg	Sig ^{nal} de Xon 13 Lh	FORÊTS	Courte Chausse 15 Jg	Houyette (ravine) Det B	Plateau de Malzeville 2 Mi
Choléra (Ferme) 2 Hf	H ^{ôtel} Chevauchée Det B	Spada (Vallee) 1 Kh	Apremont 4 Kh	Givency Det A	Hozien Ff	de Nouvron 12 Ff
Cinq-Chemins c Det A	Hetsas (Ecluse) 4 Eb	Station de Souchez Det A	Argonne 10 Jg	Grurie d° B	la Goutte (ravine) 20 Ig	Reichackerkopf 15 Oj
Cim ^{etière} de Souchez d°	la Courtille 24 Ig	Suc ^{crée} de Souchez d°	Champenois 6 Mh	Hazelle 4 Lh	Lauch 9 Ok	Rehelsen 15 Ok
Cité S ^{te} Elhe 15 Ec	la Polie (F ^{ort}) Det A	Tranchée de Calonne Kg Kh	Laigue 17 Ff	la Folie Det A	Loutre noire Mh	Sudelkopf 16 Ok
Croix des Carmes 7 Lh	la Justice 13 Ig	Trou Bricot 16 Ig	Parroy 1 Mi	le Prêtre 8 Lh	Meurssons (ravine) Det B	Tête de Faux 21 Oj
Epine de Védégrange 15 Ig	la Louvière 7 Kh	DIVERS	Ban de Sapt 5 Nj	le Quart en Réserve 12 Jg	Miette (ruisseau) Hf	Uffholz 20 Ok
Ferme de Chaussoh 22 Ig	la Tour Roland 8 Ef	la Tour de Messin 29 Ig	Mortmare 2 Lh	Py Ig	Seille Lgh	Viola 5 Nj
F ^{ort} de Luxembourg 3 Hg	la Vaux Féry 5 Kh	d° de Souvain 28 Ig	S ^{te} Mard 13 Ff	Sabot 17 Ig	Sonvaux (ravine) 7 Kg	Combekopf 23 Oj
F ^{ort} de Navarin 8 Ig	la Trapeze 19 Ig	d° de Tahure 25 Ig	Tourbe 1 Jg	Vesouze MNi	Thur Ok	Kahlenwasen 18 Ok
F ^{ort} de Quennois 7 Ff	Main de Massiges 23 Ig	Cabane (Route de Souvain) 27 Ig				



COLS	
du Bonhomme 16 Oj	de Bramont 3 Nk
de Bussang 4 Nk	de Saales 17 Oj
de la Schlucht 4 Nj	de S ^{te} Marie aux Mines 18 Oj
d Urbeis 19 Oj	

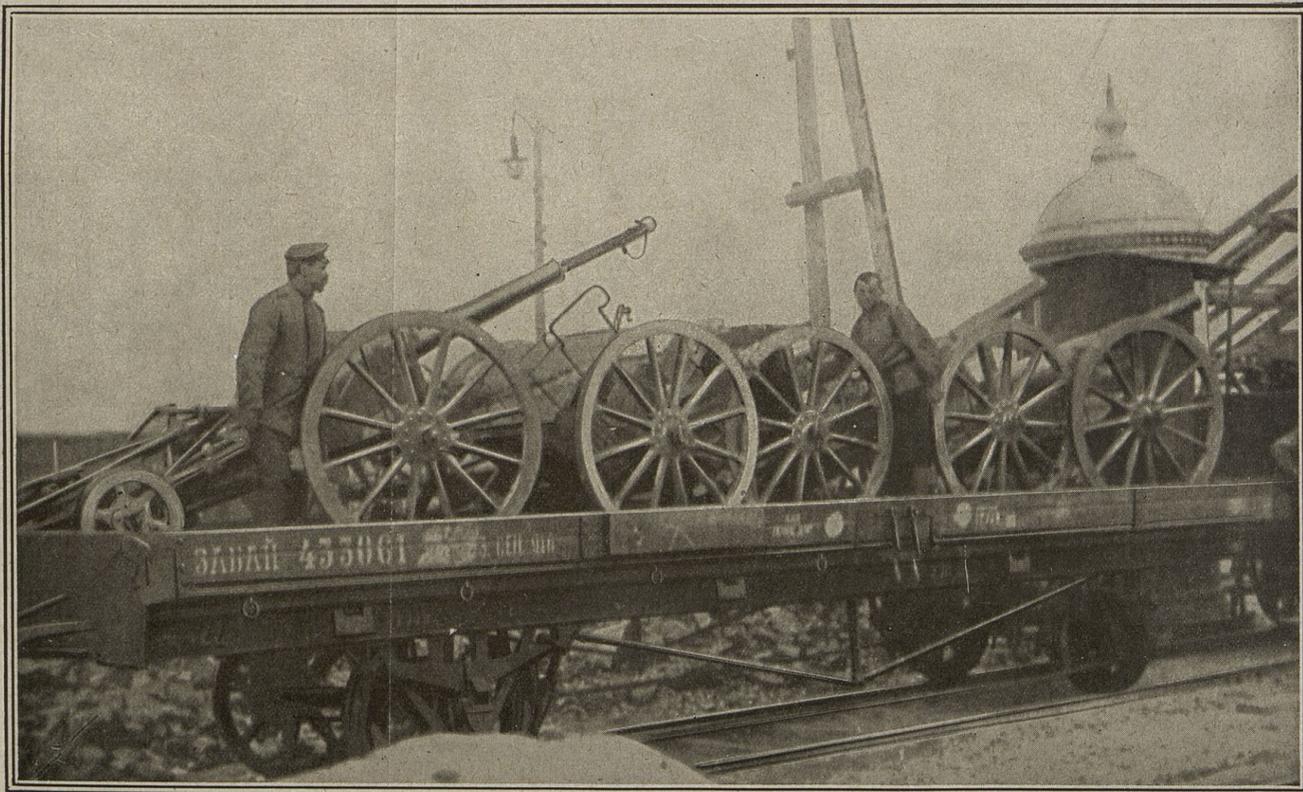
VILLES, VILLAGES, HAMEAUX

Ablain S ^{te} Nazaire. Det A	Blamont 6 Ni	Dancourt 5 Ef	Cuigaucourt 4 Hf	Lizerne 6 Eb	Norroy 12 Lh	S ^{te} Georges 5 Ea	Tillole 6 Ef
Adinfer 5 Ed	Blémery 19 Ni	Delme 10 Mh	Gussainville 1 Kg	Louvre 4 Hg	Noyon 1 Ff	S ^{te} Hilaire 6 Ig	Tracy-le-Mont 6 Ff
Agnay 2 Ed	Bled les P ^{as} M ^{ons} 15 Lh	Dixmude 7 Ea	Haisnes 13 Ec	Lombaertzyde 3 Ea	Orbey 20 Oj	S ^{te} Jacques Capp ^{elle} 10 Ea	Tracy-le-Val 4 Ff
Ailly s Meuse 2 Kh	Boesinghe 2 Eb	Domevre 15 Ni	Haucourt 6 Jg	Loos 2 Gc	Passy 2 Gc	S ^{te} Julien 1 Gb	Troyon 1 Gf
Aix Noulette. Det A	Bonhomme 5 Oj	Dompierre 3 Ee	Hebuterne 8 Ed	Lusse 1 Oj	Pannes 14 Lh	S ^{te} Marie aux Mmes. 3 Oj	Turckheim 7 Oj
Ammertzwiler 2 Ol	Bouchour 13 Ee	Driegrachten 12 Ea	Herleville 10 Ee	Maideries 11 Lh	Pardes les Huribus. 3 Ig	S ^{te} Maurice s ^{te} les C. 11 Kh	Vailly 4 Gf
Ancerville 17 Ni	Bouzeulles 4 Jg	Ecurie Det A	Hooge 2 Fb	Maily Maillet 11 Ed	Pervyse 8 Ea	S ^{te} Rémy 9 Kg	Vauquois 5 Jg
Andechy 9 Ee	Bretencourt 13 Ed	Embermentil 1 Mh	Hulluch 9 Ec	Malancourt 17 Jg	Pikens 7 Eb	S ^{te} Souplet 21 Ig	Vermelles 5 Ec
Angres Det A	Bully 7 Ec	Epluy 16 Mh	Kemmel 8 Eb	Manhoue s Seille. 2 Mh	Plessier-de-Roye. 4 Ef	S ^{te} Thomas 14 Jg	Verneuil 3 Gf
Apremont 6 Kh	Bures 12 Mh	Epy 8 Hg	la Bassée 4 Ec	Mannekensvere 14 Ea	Pommiers 1 Fg	Sampigny 8 Kh	Vienne le Ch ^{âteau} . Det B
Armancourt 10 Ef	Burnhaupt le Bas. 1 Ol	Essey 11 Lh	la Boisselle 12 Ed	Manconcourt-s Seil. 1 Mh	Pont a Mousson 10 Lh	Sapigney 3 Hf	Vienne la Ville 2 Jg
Armentières 3 Eb	Burnhaupt-le-Haut. 3 Ol	Fay 5 Ee	la Chapelotte 8 Ni	Marcheville-en-Wév. 3 Kg	Prunay 11 Hg	Saulx-en-Wevre. 5 Kg	Vieux-Tham 6 Ok
Arracourt 8 Mh	Bus les Artois 14 Ed	Festubert 3 Ec	la Fontenelle 1 Nj	Massiges 12 Jg	Prunay 10 Hg	Senones 10 Ni	Wiczy s. Trey 9 Lh
Athenville 13 Mh	Caeskarke 9 Ea	Fey en Haye 6 Lh	la Harazée Det B	Maucourt 4 Ec	Puisalaine 5 Ff	Serre 10 Ed	Ville s. Tourbe 18 Jg
Attichy 10 Ff	Canny s Matz 7 Ef	Flirey 3 Lh	Lamperlisse 15 Ea	Messin les Huribus. 41 G	Puisieux 11 Mh	Servon 1 Jg	Vimy Det A
Auberville-s-Suppe. 11 G	Carency Det A	Fonquevillers 7 Ed	Landersbach 5 Ok	Messines 6 Fb	Quesnoy en Sant ⁱⁿ . 14 Ea	Sillery 12 Hg	Vingré 9 Ff
Auchy les LaBasse 12 Ec	Gaurous 2 Hg	Fontenoy 11 Ff	la Duingue Rue 2 Ec	Metzeral 2 Ok	Ramscapele 6 Ea	Somme Py 7 Ig	Wailly 1 Ed
Autrechies 16 Ff	Celles s Plaine 18 Ni	Forges 10 Kg	Lassigny 3 Ef	Meyerhof 1 Ok	Ransart 3 Ed	Sondernach 4 Ok	Westende 2 Ea
Badonviller 7 Ni	Cernay les Reims. 15 Jg	Foucaucourt 11 Ef	la Targette Det A	Middelkergeue 1 Ea	Raon-l Etape 11 Ni	Souainville 14 Mh	Wissembach 2 Oj
Bailly 3 Ff	Cernay-en-Dorm ^{ois} . 15 Jg	Fauquescourt 6 Ee	la Ville au Bois 1 Hf	Moncel 5 Mh	Rechucourt 15 Ni	Souain 2 Ig	Woesten 1 Eb
Beaufort 12 Ee	Challion 10 Kh	Fraize 3 Nj	Laucourt 13 Ef	Monchy-au-bus 5 Lh	Regnéville-en-Haye. 5 Lh	Souchez Det A	Wuenheim 17 Ok
Beine 6 Hg	Chambrey 4 Mh	Fresne en Wévre. 2 Kg	Launous 2 Nj	Moronvillers 13 Hg	Reillon 4 Ni	Souppr 5 Gf	Xousse 14 Ni
Berles 4 Ed	Champlon 4 Kg	Fricourt 2 Ec	le Cessier 9 Ef	Moulin s Touvent. 8 Ff	Ribécourt 2 Ff	Soultzbach 13 Oj	Zonnebeke 1 Fb
Berry 7 Hg	Chaumes 7 Ee	Frise 2 Ec	Echelle S ^{te} Aurin. 14 Ef	Moyenmoutier. 12 Ni	Richembourg l'Avoue. 1 Hg	Steinstrate 5 Eb	Zwartelen 5 Fb
Berry au Bac 8 Mh	Chazelles 5 Ni	Fromelles 2 Ee	Leintrey 2 Ok	Muhlbach 19 Ok	Ripont 14 Ig	Steinbach 10 Ok	Errata
Bezange-la G ^{rande} 7 Jg	Crey 15 Ni	Furnes Ea	les Eparges 6 Kg	Nauray 14 Hg	Roche 15 Ff	Tahure 9 Ig	Lesseux 7 Nj
Bethincourt 8 Mh	Clerkem 11 Ea	Givency-en-Goh ^{elle} . Det A	les Loges 11 Ef	Neuville S ^{te} Waast. Det A	Rochnocourt Det A	Tarvaete 13 Ea	Raucourt 18 Mh
Beuvraignes 2 Ef	Graonne 6 Gf	Gommelaucourt 14 Ff	Létrincourt 15 Mh	Nieuport 4 Ea	Roye 1 Ef	Théus Det A	Remenonville 17 Lh
Binerville Det B	Graonnelles 7 Gf	Gondrexon les Ram ^{peaux} . 3 Ni	Lievin 15 Mh	Nogent l'Abbesse. 9 Hg	Roye s Matz 12 Ef	Thiaucourt Lh	Reininghe 17 Ea
Bioncourt-s-Seille. 3 Mh	Cunel 16 Jg	Grenay 10 Ec	Lihons 8 Ee	Nomény 9 Mh	S ^{te} Aurin 15 Ef	Thillot 9 Kh	Steinbrück 3 Ok

AVEC NOS ALLIÉS RUSSES



L'éloge de l'infanterie russe n'est plus à faire ; elle vient de montrer une solidité, une endurance, un courage que nulle épreuve n'a pu abatre ; aujourd'hui qu'elle est abondamment pourvue de munitions, elle commence à prendre sa revanche. Elle est entraînée à la guerre moderne, ainsi que le montre cette photographie où des chasseurs à pied engagent une action en creusant des tranchées.



Le butin que les Russes ont conquis, au long de cette guerre, sur les armées autrichiennes est incalculable ; canons, mitrailleuses, munitions, équipements et matériel de toutes sortes qui ont été amenés à l'intérieur de la Russie ; voici un train, chargé de pièces de campagne et de prisonniers, qui va rejoindre les premiers trophées.

AVEC NOS ALLIÉS ITALIENS



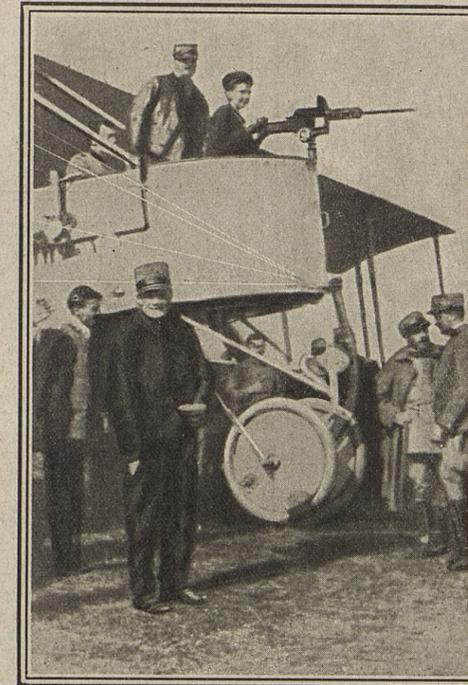
G. D'ANNUNZIO HARANGUE LES TROUPES

C'est le verbe enflammé du poète Gabriele d'Annunzio qui a entraîné l'Italie à nos côtés pour la défense du droit et de la civilisation. Mais le poète ne s'est pas borné à lancer des phrases et des strophes aux foules des cités, il a voulu agir lui aussi, prendre sa part des fatigues et des dangers. Parti à l'armée comme lieutenant de cavalerie, on l'a vu s'élaner dans les airs sur des avions militaires, puis plonger dans les flots à bord d'un sous-marin. Et cependant il restait toujours le poète et l'orateur écouté. Notre photographie du haut de la page le représente, dans le Trentin, à 2.000 mètres d'altitude, haranguant les soldats ; il leur dit pour quel idéal ils se battent, d'abord pour la délivrance des provinces italiennes que l'Autrichien tient encore sous sa domination ; puis pour la cause plus grande de la civilisation humaine contre la Barbarie renaissante.



G. D'ANNUNZIO DANS LA MONTAGNE

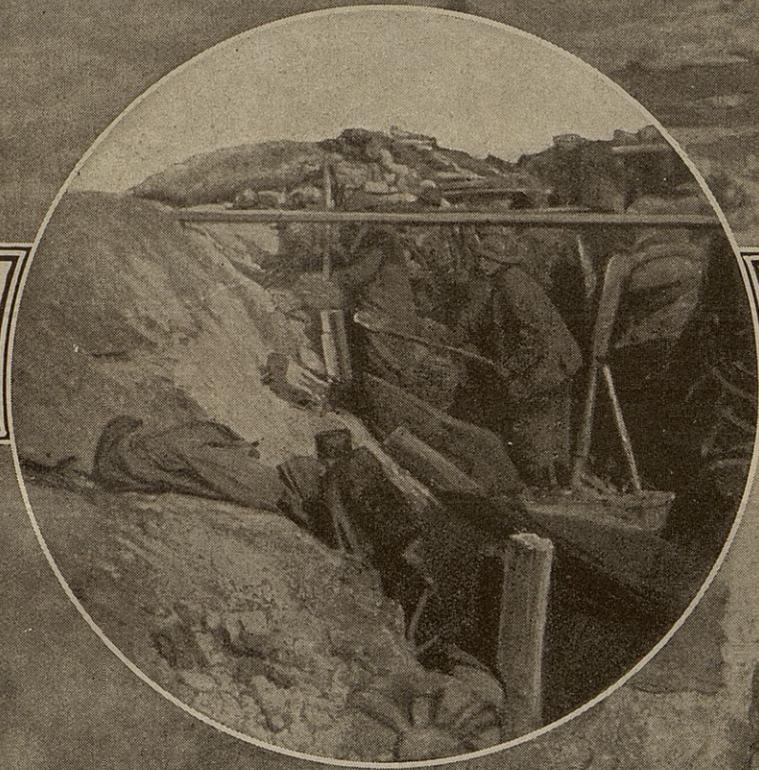
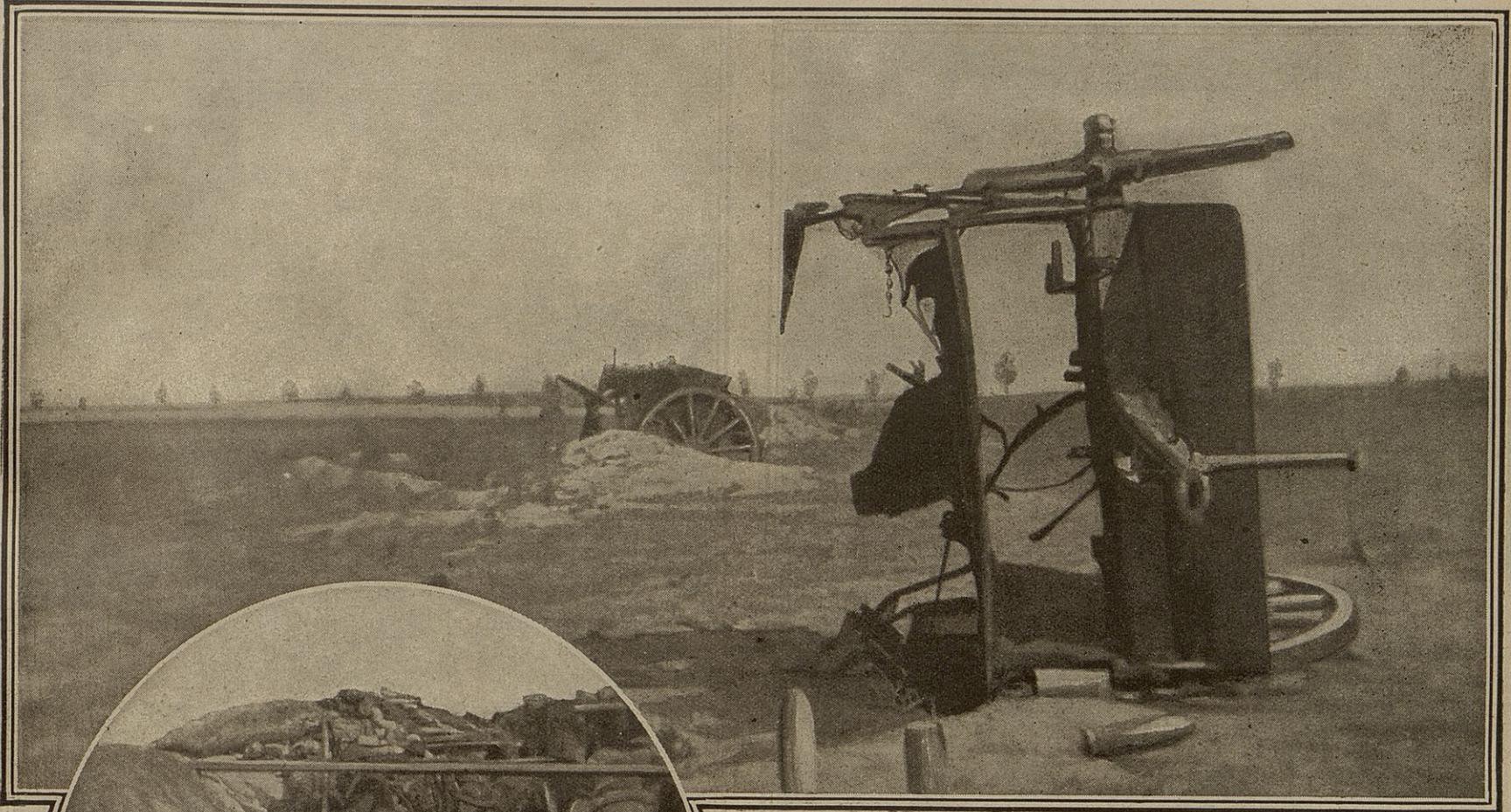
Partout, sur le front, le poète Gabriele d'Annunzio fut acclamé ; car il sut trouver les accents qui vont au cœur des soldats de l'Italie. On le voit ici, au milieu de ses frères d'armes, prenant une collation dans la montagne ; il s'incline vers la table dressée près d'une « osteria » où s'arrêtaient les touristes. La photographie du milieu de la page montre le prince Humbert, l'héritier du trône d'Italie, à bord d'un avion. Le jeune prince n'a que onze ans ; son bonheur est d'aller retrouver son père aux armées, de se mêler aux soldats, de leur parler ; sans morgue, d'une nature enjouée, il sait se faire aimer de tous ; aussi partage-t-il la popularité que le roi d'Italie a su s'acquérir parmi ses armées en vivant constamment au milieu d'elles, en s'exposant comme un simple bersagliere. Pendant ce temps la reine Elena et ses filles s'empresent autour des lits des blessés.



L'armée italienne, dans cette campagne au milieu des montagnes, a réalisé de véritables tours de force ; elle est parvenue à hisser des pièces d'artillerie lourde jusqu'en haut des sommets les plus élevés ; voici un gros canon sur un col du Cadore. Dans la photographie de droite, le duc d'Aoste, cousin du roi, en compagnie du ministre de la guerre, sur les bords de l'Isonzo.



LES EFFETS DE NOTRE ARTILLERIE

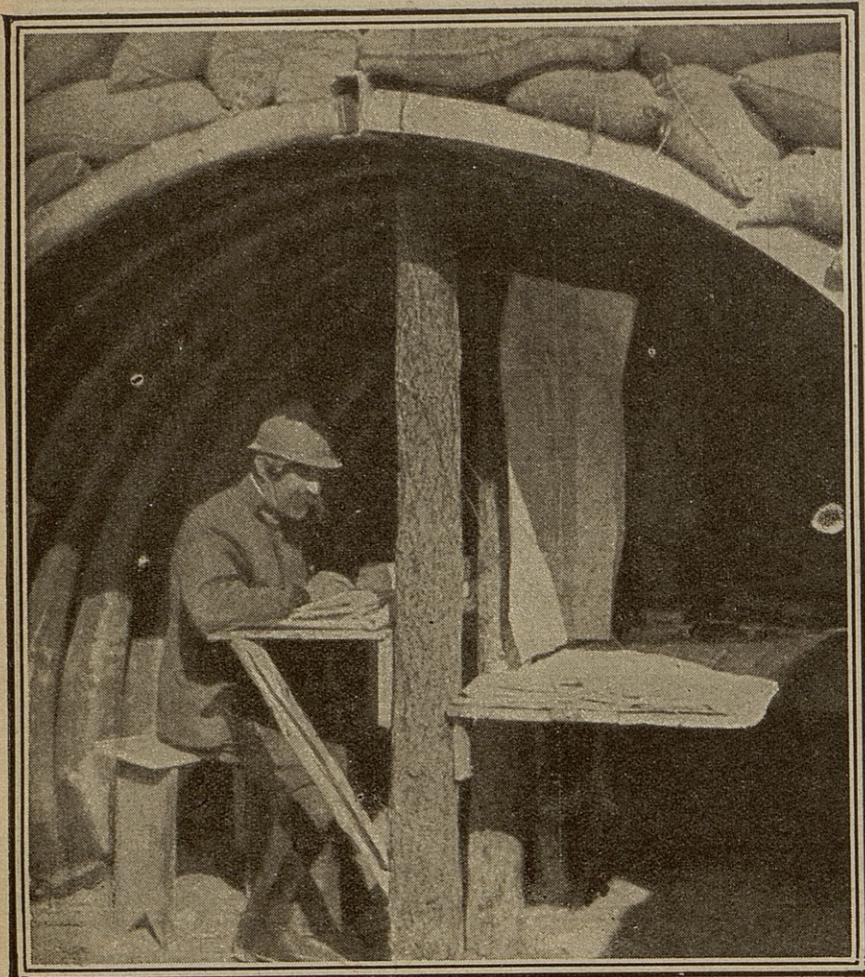


Cette batterie allemande a été complètement détruite par le feu de notre artillerie ; on voit un canon de 77 renversé, des caissons qui ont fait explosion ; des obus qui n'ont pas été tirés. Dans le médaillon, nos soldats sont occupés à déblayer une tranchée allemande qui avait été comblée par l'explosion de nos obus.

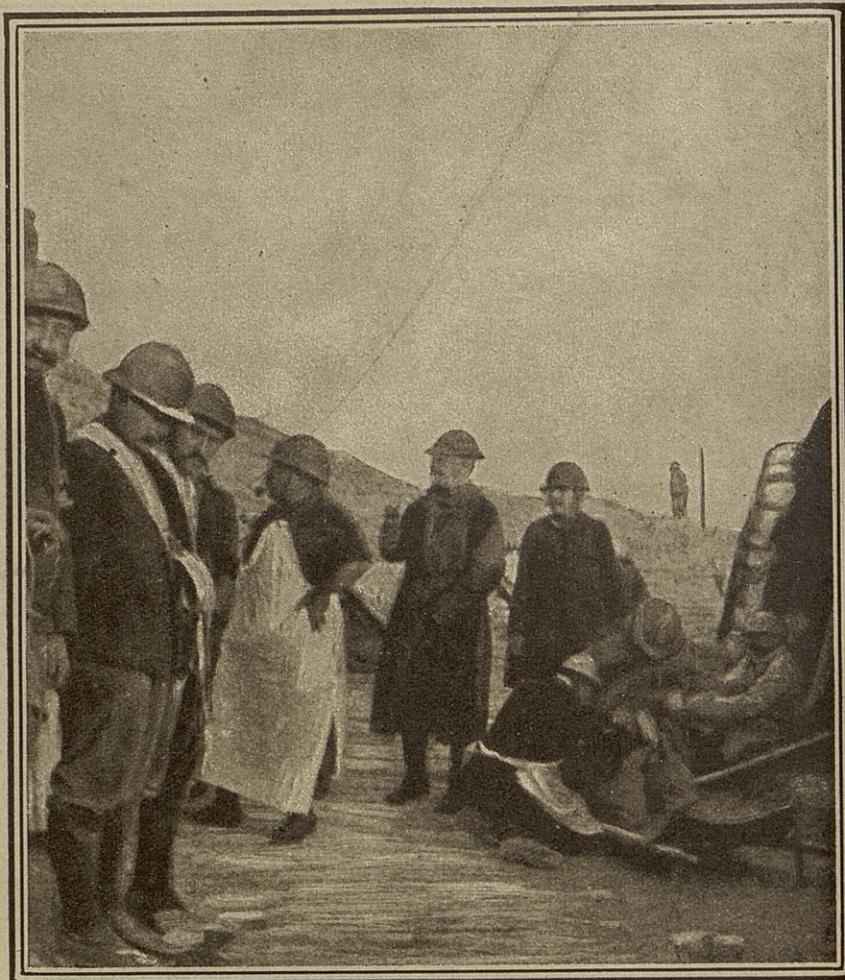


Nous avons déjà publié de nombreuses photographies sur la bataille de Champagne ; en voici de nouvelles qui montrent les effets de la violence du tir de notre artillerie sur les positions allemandes. La photographie du bas de la page représente des soldats allemands tués au fond de leur tranchée ; l'un d'eux a été entièrement scalpé par nos obus.

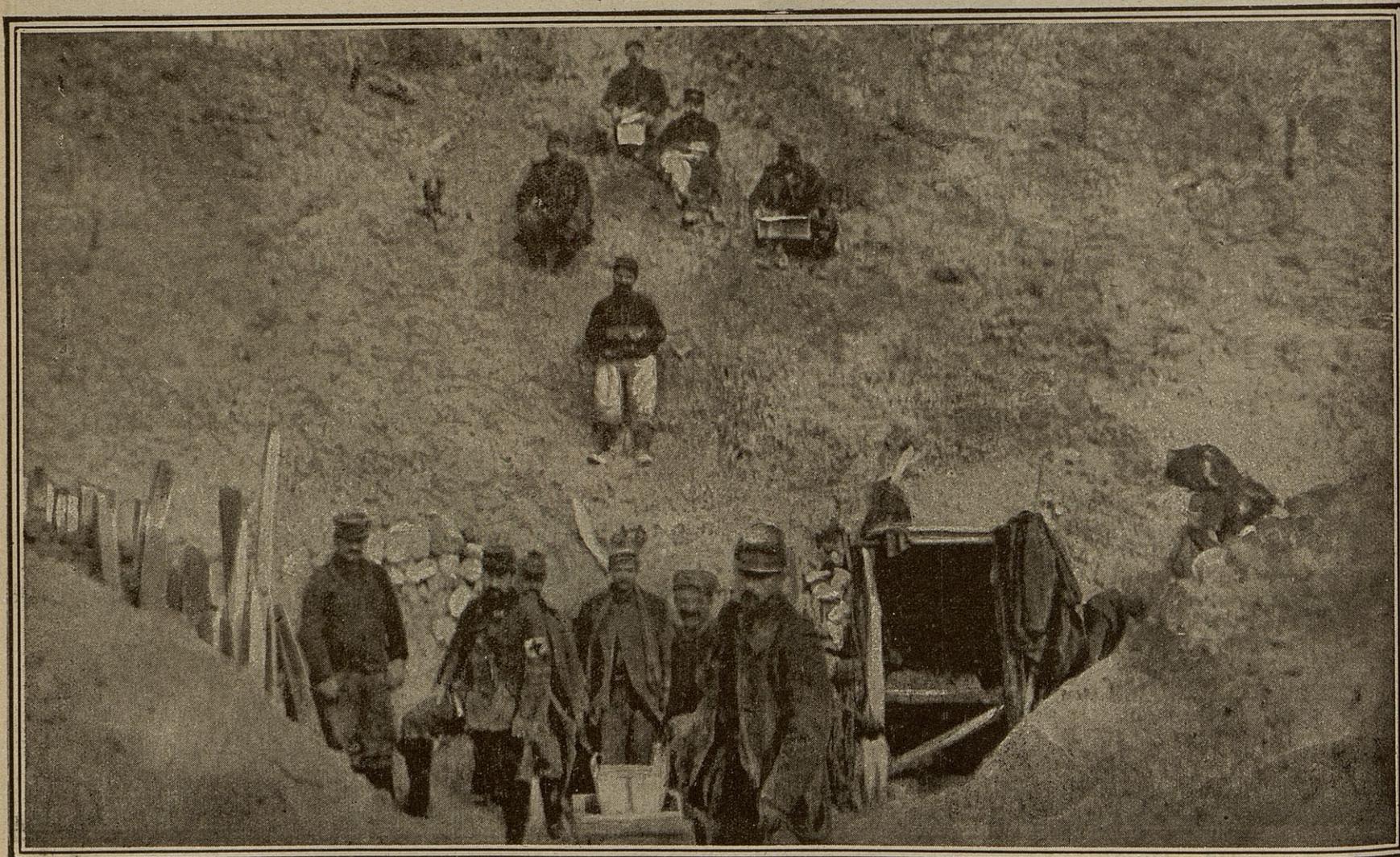
NOS SOLDATS EN CHAMPAGNE



Les abris destinés au travail des chefs ou au repos des hommes sont construits aujourd'hui avec une solidité à l'épreuve des obus ; fermes de fer que soutiennent des piliers de bois et que protègent des sacs de terre. Voici le bureau du commandant D..., place de de l'Opéra... en Champagne.



Un blessé vient d'être amené au poste de secours auprès des tranchées de première ligne ; il lui est fait immédiatement une injection antitétanique pour prévenir le terrible accident que provoque l'infection des plaies ; le blessé sera ensuite évacué et, préservé du tétanos, il pourra être opéré.



Une formidable explosion a creusé cet immense entonnoir près de la ferme d'Alger, en Champagne ; nos soldats l'ont aussitôt occupé et les sapeurs vont maintenant profiter de l'excavation pour creuser une mine qu'ils pousseront sous les tranchées boches ; on voit ici l'entrée de la sape avec les madriers qui la soutiennent,

SERVICE DU PRINCE

PAR
PIERRE VILLETARD

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

LA TOURNÉE DU PRINCE

La horde passe. Depuis l'aube, les trains venus de l'Est déversent des troupes... Ce sont les perpétuels voyageurs qu'Attila transporte d'un front à l'autre pour heurter une fois de plus la muraille vivante que lui opposent les civilisés. Devant le passage à niveau une victoria s'arrête. Dans la voiture, un homme est assis, un petit homme laid, ventru, dont le chapeau vert, les lunettes d'or affirment la race. C'est Friedmann, l'homme de confiance de Son Altesse le Prince gouverneur. Il est entré derrière les soldats, avec la tourbe malfaisante qui s'est ruée à la conquête des pays heureux. Naguère, débiteur insolvable, il ne s'aventurait dans les rues de Francfort qu'à la nuit tombée. Mais, en Belgique, Otto Friedmann est un personnage.

Le train est passé, la barrière s'ouvre et Friedmann, d'un coup de fouet, ayant touché la croupe du cheval, la victoria traverse la voie.

Des deux côtés de la route, des maisons défilent. Rien que des toits béants, des murs noircis et, dans les champs vides, désolés, des charrues à l'abandon, des croix, toute l'image de l'invasion sacrilège et dévastatrice. Mais ces tableaux douloureux n'émeuvent pas Friedmann. Il songe à la glorieuse mission qu'il vient d'accomplir.

Cinq minutes de petit trot, puis une auberge apparaît au coude de la route. C'est là. L'homme arrête son cheval, enroule les guides au tronc d'un platane et jette le mot d'ordre au fonctionnaire :

— Monseigneur est là ? interroge-t-il.

— Son Altesse déjeune.

— Bien... Dites-lui que c'est Friedmann...

Mais avant qu'on ait pu faire la commission, la porte s'ouvre et le prince d'Eupen, lui-même, prononce d'une voix nette et impérative :

— Je vous attendais... Entrez donc.

Il est là, debout, dans la petite salle claire, en uniforme de colonel du landsturm, un peu pâle, un peu las mais satisfait, en somme, de la fructueuse campagne d'affaires qui vient de s'ouvrir.

— Du nouveau ? interroge-t-il.

Friedmann ploie l'échine obséquieusement :

— J'ai fait l'inventaire, monseigneur.

Le prince éclate de rire :

— Du toc, probablement. Nous n'avons pas eu la main heureuse depuis quelques jours.

Le nabot proteste :

— Excusez-moi, monseigneur, il y a des trésors au château de Longfaye. Que monseigneur veuille bien jeter les yeux sur ce bout de papier.

— Voyons cela.

Son Altesse, d'un bref coup d'œil, parcourt l'inventaire puis hoche la tête :

— En effet, approuve-t-elle... Du doigt, le prince touche un timbre électrique. Un feldwebel apparaît.

— Muller, commande le prince, vous prendrez avec vous dix hommes... des gaillards, hein ? et vous réquisitionnez trois fourragères...

Rapidement, le sous-officier exécute l'ordre. L'expédition est prête. Dans la victoria, le prince s'est assis à côté de Friedmann... Il réfléchit quelques minutes, puis interroge :

— A propos, mon cher, avez-vous de leurs nouvelles...

— Mauvaises, hélas ! monseigneur... Lisbeth s'est fait prendre à Dunkerque, il y a huit jours.

— Et alors ? interroge vivement Son Altesse.

— Fusillée, monseigneur... Ces bons Français sont tout à coup devenus féroces.

Le prince d'Eupen pâlit légèrement :

— C'est de sa faute, dit-il en haussant les épaules... Que diable, on n'empoisonne pas un général comme une vieille Anglaise... Et l'autre ?

— La petite... Rosencranz ne sait rien. Oh ! c'est une fine mouche. Je ne serais pas surpris qu'elle se tirât d'affaire encore cette fois-ci...

— Je l'espère... Il lui manque un peu de cervelle. Mais, avec le temps, nous la formerons... Un cigare, Friedmann ?

— Monseigneur est trop bon, remercia le nabot

en puisant avec respect dans l'étui de métal.

Devant eux, à travers un rideau de peupliers jaillirent bientôt les imposantes tourelles du château de Longfaye. Ancien manoir féodal restauré par un homme de goût, le baron Joris, Longfaye possédait un riche mobilier et des collections inestimables.

Sitôt qu'ils eurent pénétré dans l'habitation, le prince d'Eupen se frotta les mains :

— A la bonne heure, Friedmann, il y a un joli choix à faire dans tous ces bibelots... Mais au fait, dit-il en se touchant le front... Joris. Je connais ce nom-là... N'est-ce pas l'un des otages de Bastogne ?

— Parfaitement, monseigneur.

— Si je ne me trompe, on a fait beaucoup de bêtises de ce côté-là... Joris, je retiens son nom. Nous le coucherons sur la première liste...

Le prince ajouta, satisfait, avec un petit rire :

— De cette manière, le brave Joris ne pleurera pas ses collections... C'est presque un acte d'humanité que nous ferons là.

Depuis le combat de Guise où Son Altesse, maladroitement, avait fait hacher un millier de hussards par les 75, le haut commandement, désabusé, lui confiait des emplois moins onéreux pour l'armée teutonne. Le prince d'Eupen ne s'en plaignait pas. Au lendemain de la bataille, il avait mis le pays en coupe réglée et tirait de sa position tous les profits imaginables. Il s'acquittait, d'ailleurs, de ses fonctions avec un cynisme révoltant, heureux de la terreur qu'inspirait son nom.

Guidé par Friedmann, il inspecta longuement le château de Longfaye. L'homme de confiance n'avait pas menti. Il y avait des merveilles dans le manoir, depuis les vieilles tapisseries flamandes représentant des sujets de chasse, jusqu'aux meubles précieux rassemblés là par la patience du collectionneur. Aussi les hommes de Muller ne chômèrent-ils pas. Le prince d'Eupen était insatiable. L'œil froid, derrière son monocle, il appréciait, choisissait, puis, l'index tendu, commandait « Allez » et les bonheur-du-jour, les gracieuses bergères empoignées par de rudes soldats s'entassaient rapidement dans les fourragères. Mais ce qui combla de joie le hobereau ce fut de découvrir dans une vitrine un lot de bonbonnières du dix-septième siècle.

— Regardez, disait-il à Friedmann, regardez comme ces Welches sont amusants. Cet art n'était-il pas déjà un signe de leur décadence ?

Et, par jeu, de la crosse de son revolver, il réduisit en miettes l'un des frères bibelots...

Le déménagement s'achevait quand soudain, au dehors, son Altesse perçut des éclats de voix et comme la rumour d'une discussion. Elle s'approcha de la fenêtre... Une carriole entrée dans le parc avait dû s'arrêter à mi-chemin devant l'inexorable consigne que lui opposait le feldwebel... Dans la carriole une femme debout parlait avec animation. Le prince d'Eupen prit sa jumelle et la braqua sur la voiture :

— Mais c'est Terka, dit-il brusquement... Friedmann, allez dire à cet imbécile de Muller qu'il la laisse entrer.

Et, tandis que le nabot, de son pas clochant, se dirigeait vers la carriole, le prince, ayant repris son examen, désignait, tout en mâchant son cigare, une splendide cathédre :

— Enlevez-moi ça... Hop !... Huit jours de prison à chacun de vous s'il y a de la casse.

La cathédre était déjà dans l'escalier quand, brusquement, la porte s'ouvrit... Terka, suivie de Friedmann, était apparue. Hâte, les cheveux défaits, cette fugitive ne ressemblait guère à la pseudo-fille du major Watson...

— Me voilà, murmura-t-elle avec un pâle sourire.

— Je vous félicite, dit froidement le prince, en lui offrant le bout de ses doigts... je vous félicite d'être là, saine et sauve, car, pour le reste...

Il la regarda fixement, jouissant par avance de l'humiliation qu'il lui infligeait :

— Voici la deuxième fois que vous échouez dans votre mission, prononça-t-il.

Un flot de sang colora les joues de Terka :

— J'ai fait ce que j'ai pu, monseigneur.

— On fait toujours ce qu'on peut, ricana le prince. Pour moi, il n'y a qu'une chose qui compte, c'est la réussite...

Devant cette déclaration, les yeux de la jeune femme s'étaient remplis de larmes... Elle promena son regard autour d'elle. La présence de Friedmann et des soldats lui était insupportable. Elle murmura :

— Je voudrais vous parler... à vous seul.

— Bien, entrez là, dit le prince en la poussant dans une petite chambre.

Il avait refermé la porte et, debout, les bras croisés, regardait Terka. Qu'allait-elle lui dire ? Il le devinait et son œil froid, derrière le monocle, avait une lueur cruelle d'ironie.

— Monseigneur, débuta Terka dont la poitrine battait à grand coups, j'ai été maladroite, je vous demande pardon...

— Je ne puis vous pardonner, ma chère, dit sèchement le prince. Vous m'avez fait un tort considérable... Les plans, sans la grille, sont inutiles... ou à peu près. Je comptais sur vous, je ne vous le cache pas. A présent, tout est à refaire et dans des conditions bien plus difficiles.

Terka baissa la tête. Ses traits crispés exprimaient une souffrance atroce. Pourtant, elle fit un effort :

— J'ai été durement châtiée... J'ai passé des heures affreuses.

Le prince d'Eupen haussa les épaules. Ces détails, sans doute, lui importaient peu. Mais, devant cette indifférence, la jeune femme se révolta.

— Si j'ai fait... ce que j'ai fait, balbutia-t-elle, si j'ai volé, si j'ai tué, ce n'est pas par intérêt... vous le savez bien... J'étais une honnête fille, jadis, avant...

— Avant quoi ?

— Avant de vous avoir connu, monseigneur...

Une flamme passa dans les yeux du prince :

— Libre à vous de le redevenir... Allez. Je ne vous retiens pas.

— C'est vrai, dit Terka d'une voix sombre... je ferais mieux de partir... d'aller n'importe où... puisque je ne vous suis plus rien.

Des sanglots l'étouffaient : elle bégaya :

— Vous avez été si bon pour moi...

— Je ne demande qu'à l'être encore, dit le prince radouci. Seulement vous devriez comprendre qu'en matière d'amour il faut être deux...

D'un faux geste affectueux, il avait mis ses mains sur les épaules de la jeune femme... Celle-ci, résignée, promettait à travers ses larmes :

— Faites de moi ce qu'il vous plaira... J'obéirai.

— A la bonne heure, dit le prince... Je vois avec plaisir que vous êtes plus raisonnable. Eh bien, ma chère, je vous réserve une fonction très délicate.



Pouvez-vous distraire une femme qui s'ennuie ?

— Une femme ? murmura Terka surprise.

— Non... une jeune fille. Vous serez à la fois sa camériste et sa confidente. Confidente, vous m'entendez bien... Vous me rapporterez fidèlement tout ce qu'elle vous dira. Au surplus, je vous donnerai un peu plus tard d'autres instructions.

— Je ferai ce qu'il vous plaira, répondit Terka en baissant les yeux...

— Bien...

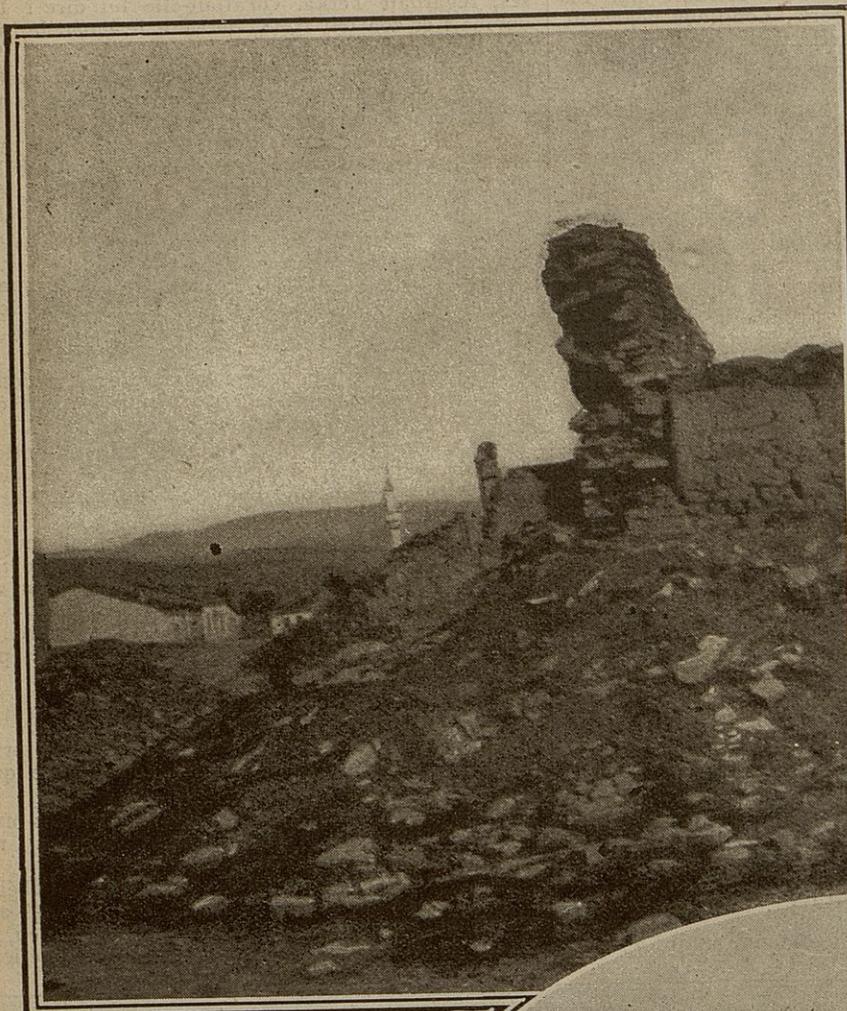
A cet instant, on frappa et le prince d'Eupen, lui-même, alla ouvrir la porte. Une ordonnance du quartier général apportait un pli. Sans hâte, le prince rompit le cachet, parcourut la feuille... Mais aussitôt il pâlit, ses traits se froncèrent...

— Bombarder Hampteau, s'exclama-t-il... Pourvu qu'il n'y ait pas de trop graves dégâts... Décidément, ces aviateurs français ont toutes les audaces... J'espère qu'on leur fera payer cher cette fantaisie... Friedmann, ordonna-t-il en se tournant vers le nabot, embarquez mes meubles... Vous êtes responsable... Venez, Terka...

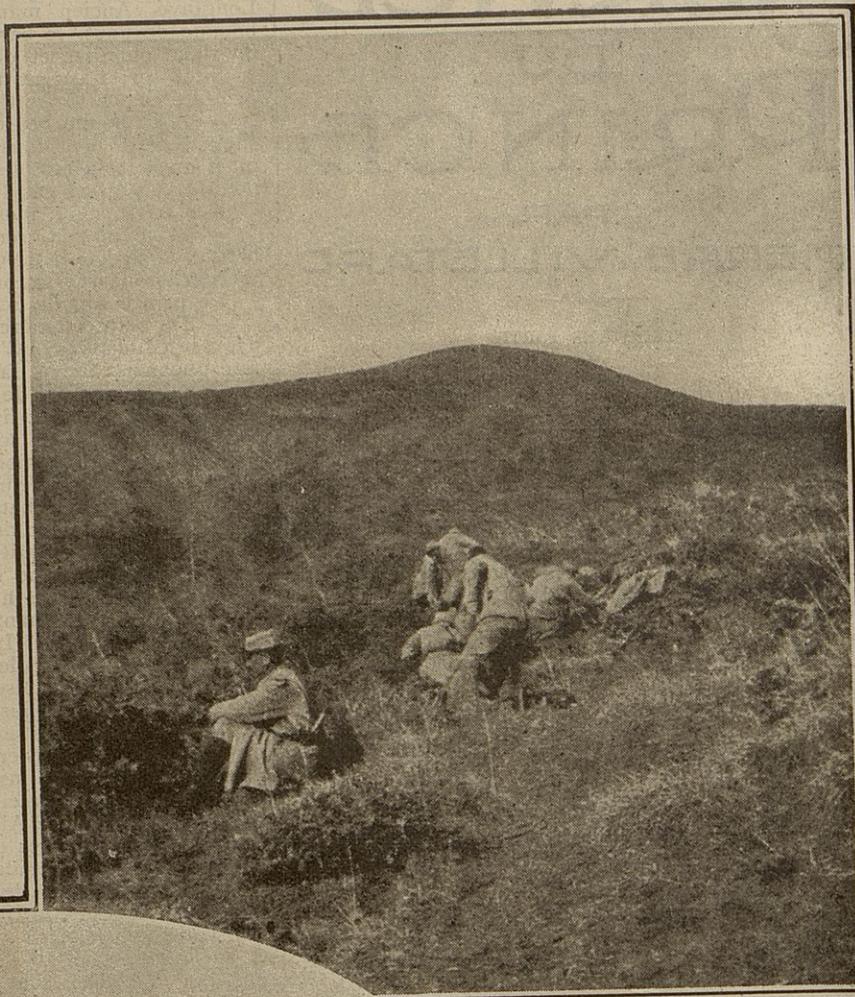
... Dix minutes plus tard, extraite de son garage, la limousine du baron Joris roulait à grande vitesse sur la route d'Hampteau...

(A suivre.)

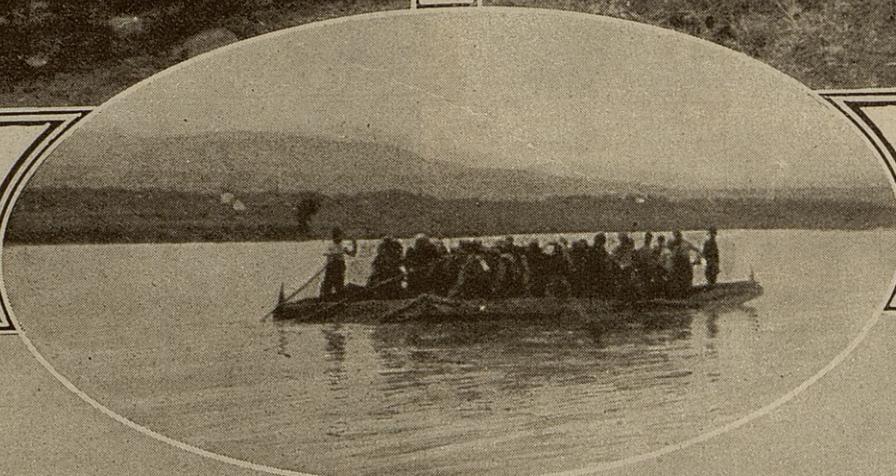
NOS TROUPES EN SERBIE



Un coin de Négotin, la petite ville de Macédoine que nos troupes ont traversée dans leur pointe vers Istip qu'elles ne purent atteindre.



Nos soldats ont campé pendant quelque temps sur les pentes de la montagne de Kajali, à l'est de Rabrovo sur la rive gauche du Vardar.

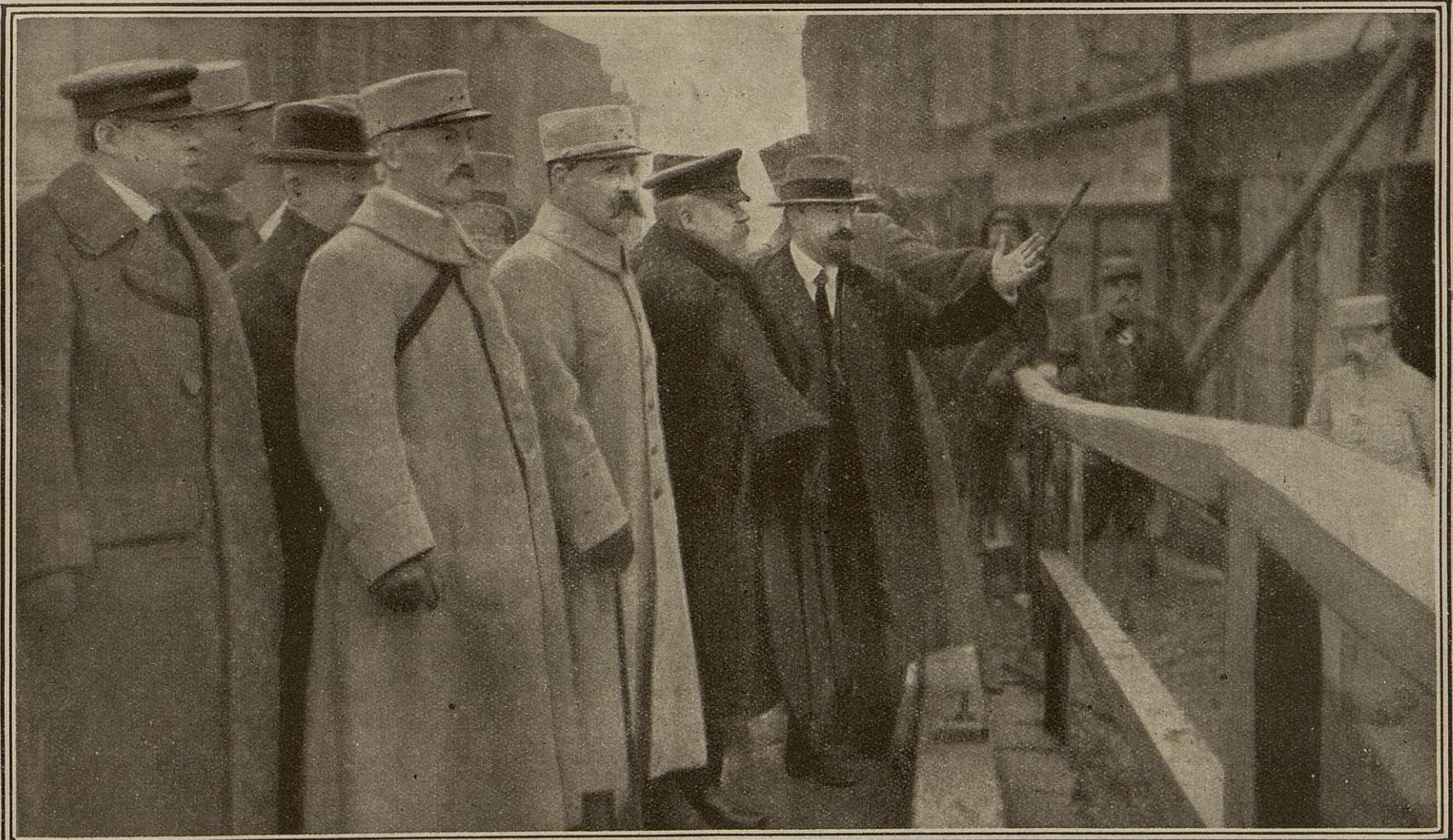


Pour aller au secours des Serbes qui défendaient alors le défilé de Babouna, le corps expéditionnaire du général Sarrail s'avança au delà de Krivolak; le camp fut installé à Peplichte, sur la route qui conduit à Istip; on voit ici les tentes du camp, et, au premier plan, les cuisiniers occupés à préparer le rata; il est certain que le « cuistot » en chef n'avait jamais pensé qu'un jour les fumets de ses marmites se répandraient dans les montagnes de Macédoine. Dans le médaillon, une barque chargée de troupes traverse le Vardar.

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE A PONT-A-MOUSSON



Lors de sa dernière visite aux armées de l'Est, le président de la République s'est arrêté quelques instants à Pont-à-Mousson ; il avait tenu à apporter à la petite cité lorraine le témoignage de sa sollicitude et de son admiration pour les épreuves terribles qu'elle traverse depuis le début des hostilités ; Pont-à-Mousson n'a pas subi moins de cent soixante-dix-huit bombardements.



Accompagné par les généraux Dubail et Roques, M. Poincaré a visité les quartiers les plus éprouvés de Pont-à-Mousson ; le maire lui a montré les ruines faites par les obus allemands sur cette ville ouverte : florissante avant l'arrivée des Barbares, la cité industrielle est aujourd'hui à peu près déserte : ses usines sont fermées, la plupart des habitants ont fui.

SUR LE FRONT RUSSE

Un important changement dans le haut commandement de l'armée russe a eu lieu ; le général Rousski, qui commandait les armées sur le front de Riga et de Dvinsk, a été obligé de résigner ses fonctions par suite de maladie ; lors des événements de Pologne une fluxion de poitrine l'avait éloigné de l'armée ; à peine guéri, il avait été chargé d'arrêter l'offensive de von Hindenburg et il avait merveilleusement réussi ; mais les fatigues et les rigueurs de l'hiver ont provoqué une rechute et les médecins l'ont envoyé se reposer au Caucase. Le tsar lui a adressé un rescrit de félicitations et de remerciements.

Peu d'actions sur le front russe. Au nord du lac de Drivasty, il s'est produit quelques engagements au cours desquels les Russes ont fait des prisonniers et pris quelques mitrailleurs.

Dans la région de Riga, les Allemands ont envoyé des reconnaissances vers la chaussée de Toukkoum ; elles ont été repoussées et même en certains endroits les Russes, en les poursuivant ont pu pénétrer dans les lignes allemandes.

Au nord-ouest de Dvinsk, l'artillerie de nos alliés a effectué des tirs heureux sur une colonne d'infanterie ennemie. Les Allemands font des travaux de défense sur tout ce front ; ils s'organisent pour hiverner dans les meilleures conditions possibles sans trop souffrir de la rigueur de la température ; les Russes les gênent beaucoup avec leur artillerie à longue portée ; à chaque instant ils dispersent leurs travailleurs.

En Galicie, il y a toujours quelques rencontres bien que les grandes opérations paraissent momentanément suspendues ; dans ces combats les Russes prennent l'avantage ; c'est ainsi qu'à Tenborlia, un détachement ennemi s'étant emparé d'une hauteur fut vivement attaqué, bousculé et mis en fuite ; il laissa une centaine de prisonniers aux mains des Russes ainsi qu'une grande quantité d'armes et de munitions.

En Perse, les Russes ont occupé la ville de Koum après avoir défait d'importantes forces ennemies.

L'ATTAQUE CONTRE LA SERBIE

Les troupes alliées organisent, sans être inquiétées, les défenses du camp retranché de Salonique ; une nombreuse artillerie lourde, pourvue abondamment de munitions, est installée sur le pourtour qui doit protéger notre base d'opérations contre toute attaque bulgare ou austro-allemande. Des renforts sont débarqués tous les jours à Salonique et le général Sarrail attend sans crainte l'offensive ennemie.

Quand se produira-t-elle et se produira-t-elle ? Questions qu'il était difficile de résoudre le 20 décembre. La marche de l'armée bulgare s'était arrêtée à la frontière grecque ; une zone neutre avait même été marquée ; on a annoncé des concentrations vers Monastir et vers Stroumitsa ; mais aucune velléité d'offensive n'était signalée.

Les Bulgares et les Grecs se regardent d'un air menaçant et une échauffourée s'est produite entre soldats des deux nations à Koritza dans la province d'Epire ; il y a eu des morts et des blessés ; le commandant bulgare aurait fait des excuses à la Grèce.

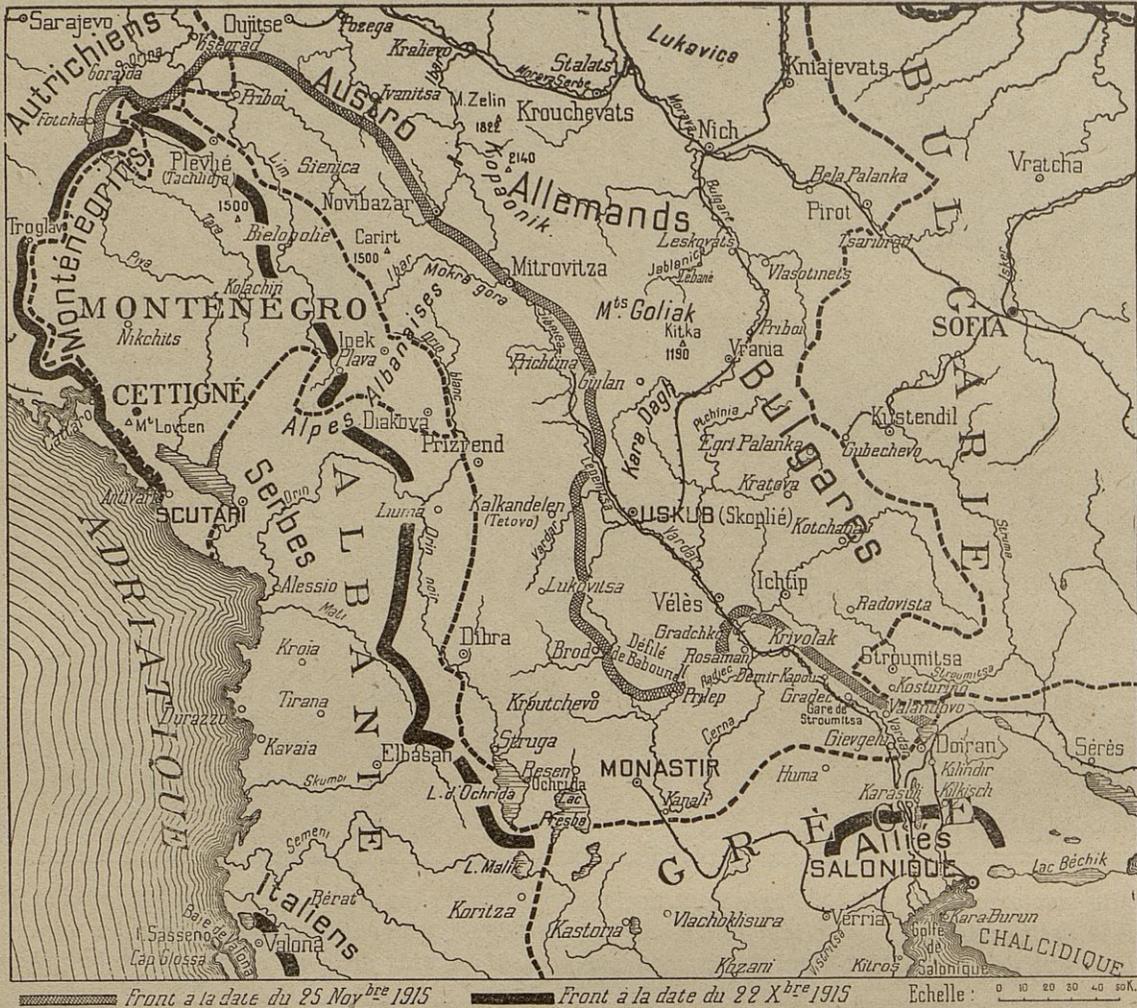
D'autre part, Bulgares et Autrichiens marchent à la poursuite de l'armée serbe réfugiée en Albanie. Mais les Serbes ont été ravitaillés en vivres, en vêtements et en munitions et ils ont châté sévèrement des bandes albanaises que les Austro-Bulgares avaient soulevées.

Les Italiens, débarqués à Valona, vont se trouver bientôt en contact avec les troupes bulgares qui ont pénétré en Albanie ; mais celles-ci doivent, avant d'arriver aux rives de l'Adriatique, traverser des montagnes escarpées par des sentiers abrupts où il

leur est impossible de transporter de l'artillerie autre que celle de montagne ; ce n'est pas suffisant pour résister à une attaque des forces italiennes.

Le prince Alexandre, commandant en chef de l'armée serbe, est à Durazzo avec tout l'état-major général ; il réorganise activement ses troupes.

Au Monténégro, les Autrichiens poursuivent leur offensive au milieu de difficultés énormes ; les Monténégrins, protégés par leurs montagnes, leur infligent à chaque pas des pertes sévères.



De solennelles funérailles ont été faites aux victimes de l'explosion de la poudrière belge ; voici les fourgons couverts de fleurs traversant la place du Vieux-Marché, au Havre ; la population émue salua le cortège sur tout le parcours.



La foule, rue de Palestro, devant les bureaux d'expédition des colis militaires ; ce sont les parents qui apportent les cadeaux de Noël aux soldats. Comme l'année dernière, ceux-ci recevront les cadeaux de Paris envoyés sur l'initiative du « Matin ».

Notre Exposition de "L'ART A LA GUERRE"

Nous croyons devoir rappeler à nos lecteurs en quête de jolis cadeaux du Nouvel An qu'un comptoir de vente d'objets ne participant pas au Concours a été créé à l'Exposition de l'Art à la Guerre. Les objets achetés à ce comptoir sont remis séance tenante à leurs acquéreurs.

Nous conseillons à nos lecteurs qui désirent se procurer un de ces objets de se hâter ; car, à raison de la fermeture prochaine de l'Exposition, LE PAYS DE FRANCE a cessé d'accepter toute offre de mise en vente.

L'Exposition est ouverte tous les jours. Prix d'entrée : 1 franc.

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT ORIENTAL (d'après les Communiqués officiels)

EN PROVINCE



— Alors, il n'est pas là l' coiffeur ?
— Eh non ! mon pôv' gas, y tourne des obus...